



Universidad de Oviedo  
*Universidá d'Uviéu*  
*University of Oviedo*

FACULTAD DE FILOSOFÍA Y LETRAS  
ÁREAS DE FILOLOGÍA FRANCESA Y  
FILOLOGÍA PORTUGUESA

## **TRABAJO FIN DE GRADO**

### **GRADO EN LENGUAS MODERNAS Y SUS LITERATURAS**

L'INFLUENCE DU TREMBLEMENT DE TERRE DE LISBONNE  
DE 1755 SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DU XVIII<sup>e</sup>  
SIÈCLE : OPTIMISME, PROVIDENCE ET MAL PHYSIQUE

Alumno: Eduardo San Martín Fermín

Tutora: Dr.<sup>a</sup> Maria del Rosario Álvarez Rubio

Cotutora: Dr.<sup>a</sup> Beatriz Peralta García

Junio de 2019



À mon cercle, mais surtout à ma professeure,  
Dr Beatriz Peralta, pour son énergie, son soutien  
inconditionnel même quand je voyais tout noir  
et pour m'avoir fait voir en elle un système  
universitaire véritable et de qualité.



## SOMMAIRE

1. Introduction et méthodologie .....	6
2. Situation du Portugal et de la France à l'époque du tremblement de terre .....	7
2.1. Le jour du séisme .....	7
2.2. La religion comme force d'autorité .....	9
2.3. Voies de diffusion .....	10
3. L'écho du tremblement de terre .....	12
3.1. Sur la littérature .....	13
3.1.1. <i>Poème sur le désastre de Lisbonne</i> (1756) par Voltaire .....	13
3.1.2. <i>Lettre sur la Providence</i> (1756) par Jean-Jacques Rousseau .....	17
3.1.3. <i>Tragédie du Maître André, perruquier, ou le Tremblement de Terre de Lisbonne</i> (1756) par Jean-Henri Marchand .....	19
3.2. Sur la philosophie .....	23
3.2.1. <i>Candide ou l'Optimisme</i> (1759) par Voltaire .....	23
3.2.2. Polémique sur l'origine de la Providence du Mal Physique et le « tout est bien » .....	25
4. Conclusions .....	27
5. Bibliographie .....	29

Annexes



## 1. Introduction et méthodologie

Le 1<sup>er</sup> novembre 1755 se produisait à Lisbonne un grand tremblement de terre d'entre X et XI degrés selon l'échelle de Mercalli, suivi d'un grand tsunami qui dévasterait la capitale portugaise en moins de vingt-quatre heures. Le tremblement de terre qui s'est senti même au Brésil et dans pays nordiques provoqua des centaines de blessés et de morts. Tout cela dans le Portugal du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, un Portugal encore médiéval qui ne s'était pas développé au même niveau que d'autres pays européens comme l'Espagne ou la France.

José de Carvalho Melo, plus connu sous le nom de Marquis de Pombal, Premier Ministre du roi D. José I<sup>er</sup>, ne tarda pas à planifier la reconstruction de la capitale portugaise. Avec cette reconstruction, Lisbonne obtenait le statut de grande capitale européenne. Aujourd'hui nous avons encore des ruines causées par le séisme de 1755 qui ont atteint nos jours, comme le Convento do Carmo à Lisbonne (vide Figure I) en plus de nombreuses statues et des monuments dus au Marquis de Pombal commémorant la reconstruction de la ville.

Le tremblement de terre de Lisbonne n'a pas seulement eu des conséquences sur l'architecture, mais aussi sur la littérature de l'époque et sur la pensée philosophique. Des penseurs et des intellectuels comme Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Kant ou Alexander Pope réagirent au séisme. Ce travail se concentrera principalement sur les deux philosophes français. Le tremblement de terre déclencha un débat entre eux sur l'origine de la Providence, du Mal Physique et sur la thèse optimiste du « tout est bien » fondée auparavant par le philosophe allemand Gottfried Leibniz. Nous traiterons d'abord le fameux *Poème sur le Désastre de Lisbonne* (vide Annexe A) de Voltaire comme une réaction immédiate au tremblement de terre, puis la lettre écrite par Jean-Jacques Rousseau à Voltaire ouvrant ainsi la grande querelle sur le Mal et la Providence. Ci-après nous analyserons la *Tragédie de Maître André Perruquier ou le Tremblement de Terre* (vide Annexe B) de Jean-Henri Marchand d'un autre point de vue : nous verrons comment se reflète l'obsession<sup>1</sup> de Marchand pour Voltaire et comment il tente d'imiter ou peut-être de parodier ce que le



Figure 1: Ruines du Convento do Carmo, Lisbonne (Portugal)

---

<sup>1</sup> Le concept d' « obsession » pour décrire ce que Jean-Henri Marchand ressent pour Voltaire est déjà utilisé par Anne-Sophie Barrovecchio dans son œuvre « Voltairomania. L'avocat Jean-Henri Marchand face à Voltaire », et c'est à cause de cela que ce concept sera utilisé aussi dans ce travail.

philosophe français soutient dans le *Poème*. Nous verrons comment le tremblement de terre de Lisbonne et les concepts de la Providence, du Mal et du « tout est bien » sont reflétés de manière satirique dans la pièce.

L'inclusion de l'annexe A (*Poème sur le désastre de Lisbonne*, par Voltaire) et de l'annexe B (*Tragédie de maître André Perruquier, ou le Tremblement de Terre de Lisbonne*, par Jean-Henri Marchand) est justifiée par leur importance. L'annexe A, d'une part, parce qu'il s'agit du premier texte qui reflète les répercussions immédiates du tremblement de terre de 1755 dans la littérature française et européenne, et d'autre part, parce que l'annexe B est un texte peu étudié, par deux personnes et jamais en profondeur. Cette pièce, bien que couronnée de succès à l'époque, n'est pas devenue un texte important de nos jours et reste méconnue par la majorité des chercheurs en littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle.

La justification de ce travail est basée sur l'intérêt par la matière « Cultura de los Países de Habla Portuguesa » des études du Grado en Lenguas Modernas y sus Literaturas, dans laquelle le tremblement de terre de Lisbonne de 1755 et les répercussions qu'il a eu dans toute l'Europe sont commentés. L'objectif final de ce travail est de faire connaître le tremblement de terre de Lisbonne et, surtout, la répercussion qu'il a eu dans la littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle et, plus généralement, sur le débat philosophique ouvert par les écrits de Voltaire et Rousseau. Étant donné qu'il s'agit d'un mémoire fin de licence, ce mémoire pourrait être considéré comme une initiation à l'étude susmentionnée, qui pourrait être approfondie dans le cadre de futures études de master ou de doctorat, dans lesquelles je souhaiterais poursuivre les investigations dans cette ligne de recherche.

Pour la réalisation de ce travail, une recherche bibliographique a été effectuée sur des revues scientifiques et dans des bibliothèques telles que la Bibliothèque de l'Université d'Oviedo, la Bibliothèque nationale de France ou la Biblioteca nacional de Portugal, d'où il a été possible d'extraire de nombreux articles, biographies, témoignages, lettres et manuscrits originaux des ouvrages étudiés.

## **2. Situation du Portugal à l'époque du tremblement de terre**

### **2.1. Le jour du séisme**

Le 1<sup>er</sup> novembre 1755, jour de la Toussaint, la terre commence à trembler dans la ville de Lisbonne. Un tremblement de terre d'une magnitude jamais ressentie dans la région a secoué la ville, en détruisant la plupart des bâtiments de la capitale portugaise et laissant dans

son sillage un nombre très élevé de morts et de blessés. Le pire est arrivé plus tard, lorsque quelques heures après le tremblement de terre, les eaux du Tage se sont retirées et ont ensuite provoqué un tsunami qui a complètement dévasté tout ce qui restait de la ville, entraînant avec lui la plupart des morts parmi ceux qui sont actuellement quantifiés qui ont péri ce jour-là. L'intensité du tremblement de terre, X-XI (sur XII) sur l'échelle de Mercalli, provoqua l'engloutissement de la ville par les ruines. Le tremblement fut ressenti jusqu'à des pays lointains tels que le Brésil, l'Algérie ou l'Allemagne.

Lisbonne était une ville d'une grande richesse, mais en termes de bâtiments, c'était une ville assez « médiévale ». Les bâtiments institutionnels et les habitations n'étaient pas construits avec des matériaux pouvant résister au choc entre la plaque tectonique africaine et l'europpéenne. La ville fut attaquée, par ailleurs, par un grand incendie qui brûla tout ce qui restait de la capitale portugaise.

Le règne de D. José I<sup>er</sup> n'a pas été l'un de ceux qui ont ébloui la capitale portugaise par son architecture moderne ou qui ont mis en valeur ses richesses. Ce n'est qu'après le tremblement de terre que le ministre du roi, Sebastião José de Carvalho e Melo, également connu sous le nom de « Marquês de Pombal », a reconstruit toute la ville à partir de zéro et a fait ressortir Lisbonne et l'a placée sur un pied d'égalité avec les autres capitales européennes et mondiales. Au moment où la terre tremblait à Lisbonne, le roi essayait de se déplacer à Coïmbre. Or, le marquis de Pombal appelait à « récupérer le sens de la dignité »<sup>2</sup>. Le marquis de Pombal fut la personne qui s'occupa de restaurer « le calme » à Lisbonne. On lui attribue une phrase célèbre qu'il prononça quand le roi lui demanda « Que faire maintenant ? », le marquis répondit « Seigneur, il faut enterrer les morts, s'occuper des vivants et fermer les ports »<sup>3</sup>.

Dans le cas de la France, dans cette époque-là on se trouve dans la dernière partie du règne de Louis XV en France (1743-1774). Ici, au contraire que le roi du Portugal, Louis XV décide de gouverner sans premier ministre. La cour de Louis XV devient le centre de beaucoup d'intrigues, comme par exemple autour de Mme de Pompadour, maîtresse du roi entre 1745 et 1764. Elle protégeait le parti philosophique et joue un rôle de mécène. Elle faisait et défaisait les ministres. La grande popularité de Louis XV commença à s'estomper lorsqu'il refusa de profiter des victoires qu'il avait remportées lors de la Guerre de Succession d'Autriche (1740-1748) et de la présence de Mme de Pompadour à la cour. Un an après le tremblement de terre de Lisbonne, en 1756, une autre guerre commençait pour le

---

<sup>2</sup> Chantal, Suzanne : *Historia de Portugal*, Barcelona: Surco, 1960, p. 366.

<sup>3</sup> Ibidem et ibid.

royaume de la France, la Guerre des Sept Ans (1756-1763) qui lui fit perdre des territoires comme l'empire colonial en Inde et en Amérique<sup>4</sup>.

## **2.2. La religion comme force d'autorité**

Dans le but de commenter le pouvoir que l'Église catholique avait au Portugal à l'époque du tremblement de terre de 1755, il faut rappeler qu'on se trouve en plein Ancien Régime, lorsque que régnait l'Absolutisme et le despotisme éclairé. Le pouvoir absolu repose sur le roi, la noblesse et l'église. À cette époque-là, l'Église exerçait un grand pouvoir sur toute l'Europe, mais surtout sur les deux grands royaumes péninsulaires, le Portugal et l'Espagne, où l'Église, en « collaboration » avec le Vatican, avait instauré jadis (en 1536 au Portugal et en 1478 en Espagne) une institution qui persécutait les hérésies et obligeait à pratiquer la foi catholique. Cette institution était le Tribunal de la Sainte Inquisition, grâce à laquelle les « auto-da-fé », qu'on mentionnera plus tard dans l'analyse de *Candide ou l'Optimisme* de Voltaire, se sont fait connaître.

L'Église catholique au Portugal est allée jusqu'à influencer les véritables décisions de l'État. Une compagnie religieuse se distingue, la Compagnie de Jésus (1534-1773), c'est-à-dire les Jésuites, dont le personnage principal entre 1711 et 1758 était alors Gabriel Malagrida. Le jésuite italien et prédicateur à Lisbonne, Gabriel Malagrida, ou Père Malagrida, a également servi de missionnaire dans les missions du Brésil. La Compagnie de Jésus, alors dirigée par Malagrida, força les indigènes du Brésil et du Paraguay à professer la foi chrétienne, en exerçant des activités esclavagistes et même génocidaires contre la population locale. Mais ce que Malagrida ne savait pas, c'était qu'à la cour portugaise, il rencontrerait un puissant rival, le ministre du roi, José de Carvalho e Melo, plus connu sous le nom de Marquis de Pombal, qui persuada le roi pour envoyer à Malagrida en exil à Setúbal.

Le jour du tremblement de terre, Carvalho distribua dans toute la ville des pamphlets expliquant les causes du séisme, qui ne répondaient qu'à des causes naturelles. En même temps, le Père Malagrida, un opposant fidèle du ministre, distribuait un petit ouvrage, *Juízo da verdadeira causa do terramoto*, dans lequel il attribuait les causes du séisme à une punition divine pour tous les péchés commis par les habitants de Lisbonne. Malagrida condamnait sévèrement ceux qui construisent des abris dans les champs et les travaux de reconstruction de la ville, en recommandant plutôt les processions et la pénitence.

C'est à ce moment que le marquis de Pombal voit se profiler le moment parfait pour expulser Malagrida de la cour portugaise. Comme l'explique José Oscar de Almeida Marques

---

<sup>4</sup> Carpentier, Jean et François Lebrun : *Histoire de France*, Paris : Éditions du Seuil, 2014, pp. 232-233.

dans *Les chemins de la Providence ; Voltaire et Rousseau sur le tremblement de terre de Lisbonne*, le ministre du roi accusa Malagrida de terroriser la population et de s'appuyer sur la superstition :

« Pombal waited until the appointed day elapsed without any earthquake and, accusing the author and his supporters of terrifying the people and playing on crude superstition, had the pamphlet burned by the public executioner as heretical and its author and supporters banished from Lisbon and the Court »<sup>5</sup>.

En 1758, le père Malagrida fut accusé de trahison contre le roi, alors qu'il tentait de le tuer, dans un complot que l'on a appelé « l'épisode des Távoras ». Malagrida ne fut pas exécuté mais condamné à la prison avec ses complices avec lesquels fut dans le sous-sol de la Torre de Belém à Lisbonne. Gabriel Malagrida mourut pendu et son cadavre fut brûlé dans un *auto-da-fé* le 20 septembre 1761 dans la place du Rossio. En 1759, la Compagnie de Jésus et tous les autres Jésuites qui restaient au Portugal furent bannis du royaume.

### 2.3. Voies de diffusion

Cinq jours après le grand séisme, la *Gazeta de Lisboa*, qui était la seule publication périodique à cette époque-là, divulguait l'événement. Or, cette dernière l'annonçait de manière particulière :

O dia 1º. do corrente ficará memorável a todos os séculos pelos terramotos e incêndios que arruinaram uma grande parte desta cidade; mas tem havido a felicidade de se acharem na ruína os cofres da fazenda real e da maior parte dos particulares<sup>6</sup>.

Il faut souligner deux aspects fondamentaux de cette information : a) la qualification de « memorável a todos os séculos » ; b) cet avis souligne seulement les dommages causés aux biens de la Couronne et des propriétaires.

André Belo commente que « la référence au caractère “memorável a todos os séculos” des séismes et incendies nous permet de déduire qu'on est face à un événement de plus grande importance »<sup>7</sup>. Aucun autre événement mérite cette qualification. Le séisme de 1755

---

<sup>5</sup> De Almeida Marques, J.: « The paths of Providence : Voltaire and Rousseau on the Lisbon Earthquake ». *Cadernos de História e Filosofia da Ciência*, série 3, 2005, p. 5.

<sup>6</sup> *Gazeta de Lisboa*, n°. 45, 1755, p. 9.

<sup>7</sup> Belo, André : « A Gazeta de Lisboa e o terramoto de 1755: a margem do não escrito », *Análise Social*, vol. 34, n° 151/152, 2000, p. 620.

fut accompagné par un tsunami et de plus par un incendie qui brûla tout ce qui restait de la capitale portugaise. Aucune autre catastrophe fut comparable à cette époque-là.

Un autre aspect qu'il serait judicieux de commenter est, selon nous, la référence aux dommages de la Couronne dans la publication. La *Gazeta* passe sous silence les autres dommages, les plus graves, ceux qui ont causé des souffrances atroces aux citoyens de Lisbonne, une ville plutôt médiévale où la plupart de la population était pauvre. Mais... quelle était la raison de ce « silence » ? André Belo donnera réponse à cette question dans l'article auquel on a fait référence au début. Des semaines plus tard, une autre notice par rapport au séisme fut publiée :

« Entre os horrorosos efeitos do terremoto, que se sentiu nesta cidade no primeiro do corrente, experimentou ruína a grande torre chamada do Tombo, em que se guardava o Arquivo Real do Reino e se anda arrumando; e muitos edifícios tiveram a mesma infelicidade »<sup>8</sup>.

La *Gazeta* continuait à publier des notices concernant le tremblement de terre mais seulement en quelques lignes et seulement en se préoccupant des dommages de la Couronne, dans ce cas, les dommages de la tour de Tombo où l'Arquivo Real do Reino était sauvegardé. Dans les jours suivants, la *Gazeta* publiait des articles en rapport avec les dommages en Andalousie, en Espagne, à cause du tremblement de terre. À la fin de 1755, les notices sur les dégâts provoqués par le séisme étaient liées aux dégâts causés dans d'autres régions du Portugal : Algarve, Castelo de Vide, Guimarães, Mafra, Alenquer... Dans ces avis, nous pouvons remarquer que des plus amples informations étaient révélées à propos des dommages dans ces villes. Ces indications pouvaient remplir, parfois, deux pages.

La *Gazeta*, selon Belo, est un journal de distance, en effet, il publiait sur les villes qui étaient loin de la capitale car l'annonce du séisme était déjà connue par les lisboètes, qui ont appris la nouvelle *ipso facto*.

Pour comprendre pourquoi est-ce que la *Gazeta de Lisboa* avait écrit que quelques lignes pour raconter ce qui était arrivé à Lisbonne, il faut saisir, tout d'abord, qu'est-ce que c'était une gazette dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. La *Gazeta de Lisboa* était publiée toutes les semaines, sous la forme d'une brochure, et qui au début avait une étendue de quatre pages. Ces dernières furent multipliées par trois au fur et à mesure du temps. Toutes les informations publiées par cette gazette étaient recueillies récupérées dans un grand volume à la fin de l'année. À son début, la *Gazeta de Lisboa* présentait de petites notices. D'après José

---

<sup>8</sup> *Gazeta de Lisboa*, n° 45, 1755, p. 9.

Freire de Montarrioio Mascarenhas, fondateur de la *Gazeta de Lisboa*, elle était écrite suivant une « méthode non seulement historique, mais Chronologique et Géographique »<sup>9</sup>. Les nouvelles les plus anciennes étaient celles qui étaient publiées en premier lieu dans la gazette, et des nouvelles lointaines du Portugal étaient également présentées. Les nouvelles du Portugal se trouvaient à la fin de la gazette, en quelques lignes.

Le pouvoir royal avait un fort pouvoir sur la publication des gazettes, la Couronne voulait contrôler la prolifération de la monarchie, ou du pouvoir et c'est pour cela que la publication des nouvelles dans cette gazette étaient très conditionnées par l'approbation de la Couronne. La *Gazeta* était un journal d'état. Même le philosophe allemand Jürgen Habermas se prononce sur ce caractère des Gazettes. Habermas affirmait que les gazettes du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle comportaient des récits qui constituaient « une espèce de transplantation de la représentation » qui émanait de la Cour, en se limitant dans ses nouvelles à se faire écho de la solennité des gestes et cérémonies<sup>10</sup>.

En outre, la *Gazeta* appartenait à un réseau international d'échanges de nouvelles entre les autres pays européens. Dans les autres pays les gazettes existaient aussi, et il faut souligner la Gazette de France, où la nouvelle du tremblement de terre de 1755 occupa aussi une place. Ainsi, nous pouvons affirmer que *A Gazeta* fut celle qui transmet l'information du séisme aux autres pays tels que la France, et c'est par ce moyen de communication que les Français connurent le désastre, de la même façon que Voltaire qui se trouvait à Genève. Nous reviendrons sur sa réaction face au séisme par la suite.

André Belo arrive à la conclusion que la nouvelle sur le tremblement de terre est particulièrement forte pour la gazette de Lisbonne. Dans sa forme classique de produire l'information, elle était impréparée pour l'événement tout comme les citoyens de Lisbonne. Pour parler du tremblement de terre il fallait plus de temps, d'autres récits<sup>11</sup>.

### **3. L'écho du tremblement de terre**

L'écho du tremblement de terre de Lisbonne n'a pas affecté qu'un seul domaine. Il a affecté la vie en général, la société, la culture, la Couronne, etc. Les cas les plus particuliers de cette influence sont la littérature, la philosophie et la science (dans le champ géologique). Dans ce mémoire, on présentera l'impact sur le champ littéraire et philosophique dans lequel le tremblement de terre a été ressenti d'une manière tout à fait remarquable. Des philosophes

---

<sup>9</sup> Belo, André : *A Gazeta de Lisboa e o terramoto...*: *op. cit.*, 2000, p. 626.

<sup>10</sup> Habermas apud Belo: *A Gazeta de Lisboa e o terramoto...*: *op. cit.*, 2000, p. 632.

<sup>11</sup> Belo, André : *A Gazeta de Lisboa e o terramoto...*: *op. cit.*, 2000, p. 636.

illustrés comme Voltaire et Jean-Jacques Rousseau ont réagi immédiatement au tremblement de terre, tout comme des philosophes allemands et anglais comme Leibniz et Alexander Pope respectivement. Le tremblement de terre de Lisbonne ouvrit une brèche dans la pensée philosophique du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, entre les défenseurs de la thèse du « tout est bien » et les opposants (en l'occurrence l'opposant) à celle-ci.

### 3.1. Sur la littérature

Le siècle des Lumières est selon Kant<sup>12</sup> l'époque de la maturité de la pensée, qui a couru le risque de s'affirmer : *sapere aude* (ose savoir)<sup>13</sup>. Le XVIII<sup>e</sup> siècle, ou le Siècle des Lumières a une grande croyance au progrès ; la littérature se mélange avec la science et la philosophie. Le mélange de ces trois champs de connaissances fera parler dans les écrits des philosophes et des intellectuels de l'époque de tout ce qui les entoure, qu'il s'agisse de métaphysique ou de science, de théodicée ou de genres narratifs. Les écrits reflètent clairement un désir d'être soi-même, de refléter le « pensez par vous-même » de Voltaire.

La notion de « littérature » dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle n'avait pas le même sens qu'aujourd'hui, ce que reflète Aguilar dans son œuvre *Teoría de la Literatura* : « (...) se verifica una profunda evolución semántica de la palabra "literatura". En vez de significar el saber, la cultura del hombre de las letras, la palabra pasa a designar más bien una actividad específica de este y, en consecuencia, la producción resultante: ya no designa una cualidad de un sujeto, sino que se refiere a un objeto o conjunto de objetos que se pueden estudiar »<sup>14</sup>. En d'autres termes, nous pouvons conclure de ce que nous avons discuté précédemment que la littérature au XVIII<sup>e</sup> siècle signifiait plutôt l'étude de tout ce qui peut être étudié. Ces écrits peuvent être classés dans le genre des « belles-lettres ». Selon l'*Encyclopedia Nutall*, ce genre inclurait tout ce qui est écrit qui implique la culture littéraire et appartient au domaine de l'art, quel que soit le sujet.

#### 3.1.1. Poème sur le désastre de Lisbonne (1756) par Voltaire

La nouvelle du Grand Séisme arrive en 1756 à Genève, où vit François-Marie Arouet, plus connu sous le nom de Voltaire. Voltaire, une des figures philosophiques du XVIII<sup>e</sup> siècle par excellence, fut peut-être le philosophe qui dédia plus d'efforts à la théodicée et ses débilités inhérentes après le séisme de Lisbonne. Il fut connu surtout pour sa défense de la

---

<sup>12</sup> Kant arrive à cette conclusion en 1784 dans son œuvre *Was ist Aufklärung ?*.

<sup>13</sup> Warusfel-Onfroy, Nicole *et al.* : *Histoire de la Littérature Française*, Paris : Éditions Nathan, 1988, pp. 251.

<sup>14</sup> Aguilar E Silva, V. M. De; García Yebra, V : *Teoría de la literatura*, Madrid : Gredos, 2001, p. 12.

liberté, l'égalité et l'autonomie, dans une France absolutiste en plein XVIII<sup>e</sup> siècle. Voltaire réfléchit sur le banal, le vulgaire et le quotidien, en faisant une apologie de la vision hédoniste de la vie. Dans son œuvre *Zadig*, il anticipe des questions qui seront traitées par lui-même après le tremblement de terre, mais encore d'un point de vue optimisme<sup>15</sup>. La réaction de Voltaire, moyennant le *Poème sur le désastre de Lisbonne*, ne laissera en aucun cas indifférente l'histoire de la littérature et de la philosophie dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle dans toute l'Europe. C'est ici où la question du « Mal Physique » recouvre une attention particulière, et c'est ainsi que Voltaire le souligne dans la préface de son poème : « Si jamais la question du « Mal Physique » a mérité l'attention de tous les hommes, c'est dans ces événements funestes qui nous rappellent à la contemplation de nôtre faible nature (...) »<sup>16</sup> et c'est ici aussi que l'axiome du « tout est bien », défendu par Jean-Jacques Rousseau (dans le cas français) ou Leibniz (dans le cas allemand), est abattu.

Cet événement du tremblement de terre arrivé à Lisbonne en novembre 1755 provoqua chez Voltaire de l'étonnement mais surtout de l'effroi par la terreur du désastre. Dans son poème sur le désastre, Voltaire questionne la bonté de Dieu et l'origine de la Providence. De plus, il insiste sur l'indifférence des autres nations voisines du Portugal, comme la France ou l'Angleterre, qui « dansent » pendant que Lisbonne est détruite. Tout le monde voit le désastre de l'extérieur, sans rien faire.

Voltaire, qui exprime sa rage en vers alexandrins<sup>17</sup>, utilise la phrase « Je respecte mon Dieu, mais j'aime l'univers » pour démontrer sa foi en Dieu mais, en même temps la perte de foi dans un Dieu qui est devenu injuste, un Dieu qui a presque fait disparaître la population de Lisbonne. Cette perte de foi sera très critiquée par J.-J. Rousseau dans sa *Lettre à Monsieur de Voltaire* qu'on commentera plus tard dans ce mémoire. Comment est-ce qu'on peut souffrir de tels désastres comme le séisme de Lisbonne si nous sommes créés et surveillés par un Dieu juste? C'est à partir de ce sujet que Voltaire questionnera l'existence ou, autrement dit, l'origine de la Providence, question qui créera une grande dispute entre les deux grands philosophes des Lumières. Voltaire mis en lumière la cruauté de la nature, la présence du « Mal Physique » et surtout la critique abolitionniste de la théorie du « tout est bien » et l'attaque envers ses défenseurs.

« [...] Des foudres souterrains engloutissent Lisbonne, / Et de trente cités dispersent les

---

<sup>15</sup> Hurtado, R.: *El ocaso del optimismo : de Leibniz a Hamacher. Debates tras el terremoto de Lisboa de 1755*, Madrid : Biblioteca Nueva, 2016, p. 158.

<sup>16</sup> Voltaire : *Poème sur le désastre de Lisbonne et sur la Loi Naturelle*, Genève, 1756, p. 3.

<sup>17</sup> Vers classiques de la langue française composés par 12 syllabes.

débris »<sup>18</sup>. Dans ces vers, Voltaire essaye de dissocier l'événement des hypothèses qui expliquent le tremblement de terre comme un résultat de l'action d'un Dieu juste, ce qui le conduira à une dispute directe avec Rousseau <sup>19</sup>.

Voltaire affirmait que les causes du grand tremblement de terre provenaient directement de Dieu ou de la Providence. La Providence était caractérisée par un ordre généralisé qui prenait soin du monde et plaçait les êtres humains au sommet. Ces deux entités se confrontaient aux principes de l'optimisme philosophique ; les défenseurs du « tout est bien » étaient sérieusement préoccupés par la catastrophe. Voltaire critiquera ces défenseurs dans son *Poème*, mais aussi, un peu plus tard, dans *Candide*.

La question du « tout est bien », défendue fidèlement par Jean-Jacques Rousseau, était de la même façon ancrée dans d'autres pays européens tels que l'Angleterre (Alexander Pope) ou l'Allemagne (Leibniz). Cette théorie défendait que tous les maux qu'affectent à l'homme font partie d'un système où tout arrive pour le bien, car un Dieu juste l'a disposé comme cela. Kendrick<sup>20</sup> résumera dans son œuvre la théorie optimiste : « All is for the best in the best of all possible worlds. Even an earthquake »<sup>21</sup>. Ainsi, si Dieu ou la Providence ont décidé que le tremblement de terre arriverait à Lisbonne, c'est seulement parce que c'était nécessaire pour le bien de la capitale portugaise.

Déjà dans la préface de son *Poème sur le désastre de Lisbonne*, le propos de Voltaire est de ridiculiser la thèse de l'optimisme provenant du *Essay on Man* (1734) d'Alexander Pope, où celui-ci établit les principes de la « philosophie du tout est bien ». L'optimisme inconditionnel devrait être remplacé par le simple « désir appréhensif »<sup>22</sup> où la Providence nous guide à travers ce monde dangereux jusqu'à un état heureux. Voltaire propose la nouvelle limite de la pensée optimiste : « Un jour tout sera bien »<sup>23</sup>.

Voltaire s'adresse vers les philosophes en leur demandant, d'une façon ironique, si tous ces cadavres, ces enfants, ces femmes, sont le fruit de la colère d'un Dieu juste, d'un Dieu bienveillant, à cause de leurs péchés. Quel type de péché pouvait avoir un enfant ?<sup>24</sup>; c'est cette interrogation qui mis en colère Voltaire.

---

<sup>18</sup> Ibidem et ibid., pp. 146-147.

<sup>19</sup> Peñalta, Rocío (2009) : "Voltaire, una reflexión filosófico-literaria sobre el terremoto de Lisboa de 1755", *Revista de Filología Románica de la UCM*, vol. 26, 2009, pp. 187-204.

<sup>20</sup> L'historien et archéologue Sir Thomas Downing Kendrick écrit à propos du tremblement de terre de Lisbonne de 1755, dont l'histoire, l'influence sur Voltaire et la théorie optimiste du « tout est bien ».

<sup>21</sup> Kendrick: *The Lisbon Earthquake*, California: Methuen, 1956, p. 19.

<sup>22</sup> Ibidem et ibid., p. 121.

<sup>23</sup> Voltaire : *Poème sur le désastre de Lisbonne et sur la Loi Naturelle*, Genève, 1756, p. 218.

<sup>24</sup> On peut comparer ceci avec un passage biblique, Isaïe 14 :21, où le prophète affirme « A cause du péché de son père, prépare un lieu pour le massacre de vos enfants » ; les enfants paieront pour le péché de leurs parents.

« Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,  
Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes,  
Direz-vous: “C’est l’effet des éternelles lois  
Qui d’un Dieu libre et bon nécessitent le choix?”  
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes :  
“Dieu s’est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes ?”  
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants  
Sur le sein maternel écrasés et sanglants ?  
Lisbonne, qui n’est plus, eut-elle plus de vices  
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices ? »<sup>25</sup>.

Voltaire vient à nommer directement Leibniz dans son *Poème* pour démontrer qu’aucune théorie optimiste peut justifier les souffrances des habitants de Lisbonne qui ont tout perdu. Voltaire se demande d’où provient le *Mal*, quelle est son origine ? :

« Leibniz ne m’apprend point par quels nœuds invisibles,  
Dans le mieux ordonné des univers possibles,  
Un désordre éternel, un chaos de malheurs,  
Mêle à nos vains plaisirs de réelles douleurs,  
Ni pourquoi l’innocent, ainsi que le coupable,  
Subit également ce mal inévitable ».<sup>26</sup>

La conclusion à laquelle arrive Voltaire est que les êtres humains, ne sont que des êtres faibles et ignorants, dont leur seule destinée est la souffrance et la mort. Il déclare aussi que les hommes ne connaissent ni leur origine, ni leur propos ni leur destin. Il dédie à ce propos les derniers vers du *Poème*:

« L’homme, étranger à soi, de l’homme est ignoré.  
Que suis-je, où suis-je, où vais-je, et d’où suis-je tiré ?  
Atomes<sup>27</sup> tourmentés sur cet amas de boue,  
Que la mort engloutît, et dont le sort se joue,  
Mais atomes pensants, atomes dont les yeux,  
Guidés par la pensée, ont mesuré les cieux;

---

<sup>25</sup> Ibidem et ibid., vv. 13-22.

<sup>26</sup> Voltaire : *Poème sur le désastre... : op. cit.*, 1756, vv. 169-174.

<sup>27</sup> Voltaire compare les êtres humains avec des atomes. Il faut se souvenir que dans cette époque-là la science était en plein essor. Voltaire veut souligner que nous sommes de petites particules dans un univers infini.

Au sein de l'infini nous élançons notre être »<sup>28</sup>.

Il faut souligner que le *Poème sur le désastre de Lisbonne* dans sa première version incluait ces deux derniers vers : « Mortels, il faut souffrir, / Se soumettre, adorer, espérer, et mourir ». Mais, dans la deuxième et dernière version, celle qui est finalement publiée, Voltaire omit ces vers parce qu'ils étaient « offensifs et blessants » pour les lecteurs. Or, Arouet ajoute une observation sur la recherche du bonheur des hommes: « Un jour tout sera bien, voilà notre espérance ; / Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion »<sup>29</sup>.

Ce poème sera sans doute la preuve la plus grande, la plus choquante et la plus fidèle de l'influence que provoqua le tremblement de terre de Lisbonne sur la pensée de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle mais aussi sur la littérature, puisqu'il ne faut pas oublier que la réaction de Voltaire est reproduite sous la forme d'un texte argumentatif, bien qu'il s'agisse d'un poème en vers alexandrins, nous pouvons aussi constater qu'il y a une certaine lyrique dans le texte de Voltaire. Il s'agit d'un clair exemple de la littérature des idées, un type de littérature qui avait pour but la critique. Le but ultime de ces œuvres est de faire prendre conscience et de remettre en question certaines croyances populaires.

### **3.1.2. Lettre sur la Providence (1756) par Jean-Jacques Rousseau**

Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), un autre grand philosophe des Lumières françaises, réagit au tremblement de terre de Lisbonne, mais pas directement, il réagit à travers les lettres adressées à Voltaire lui-même au sujet de son *Poème sur le désastre de Lisbonne* (1756). Parfois, selon Hurtado Simó<sup>30</sup>, Rousseau semblait appartenir davantage au romantisme qu'à la pensée de son temps. Il avait plus d'admiration pour Voltaire que pour tout autre penseur de l'époque, pour son style et pour sa capacité multiforme à traiter un grand nombre de genres littéraires. Pourtant, le 18 août 1756, Jean-Jacques Rousseau rédige une première lettre à Voltaire répondant à ses deux poèmes<sup>31</sup>. C'est ici qu'on peut constater la première manifestation d'une critique directe aux écrits de Voltaire, à propos du tremblement de terre et des questionnements sur la Providence et la thèse optimiste, dans lesquels, selon Rousseau, il y a une certaine contradiction, et c'est ce qu'il démontre dans la lettre adressée à Voltaire : « D'ailleurs, plus votre second poème<sup>32</sup> m'enchanté, plus je prends librement parti

---

<sup>28</sup> Id., vv. 199-205.

<sup>29</sup> Peñalta, Rocío : *Voltaire, una reflexión filosófico-literaria sobre ...: op. cit.*, p. 200.

<sup>30</sup> Hurtado, R.: *El ocaso del optimismo...: op. cit.*, 2016, p. 185.

<sup>31</sup> Voltaire publie deux poèmes sur ce sujet : *Poème sur le désastre de Lisbonne et Sur la Loi Naturelle*.

<sup>32</sup> Le deuxième poème est *Poème sur le désastre de Lisbonne*.

contre le premier, car si vous n'avez pas craint de vous opposer à vous-même, pourquoi craindrais-je d'être de votre avis ?»<sup>33</sup>.

Les idéaux de Rousseau ne lui permettaient pas de comprendre de telles attaques contre la divinité et la Providence, des attaques que Voltaire ne manquera pas de souligner dans son poème sur la catastrophe. Rousseau affirme dans sa lettre à Voltaire que les causes du séisme ne sont pas d'origine divine mais qu'elles sont dues à la fragilité et à la dénaturalisation par l'homme. Cette fragilité et cette dénaturalisation par l'homme l'enveloppe dans toute une série de douleurs et de souffrances. Ajoutons à cela le fait que la nature est aussi imparfaite, inhérente aux êtres finis, qui rend le mal physique inévitable, et c'est ainsi que l'exprime Rousseau dans sa lettre à Voltaire :

« (...) et quant aux maux physiques, si la matière sensible et impassible est une contradiction, comme il me le semble, ils sont inévitables dans tout système dont l'homme fait partie ; et alors la question n'est point pourquoi l'homme n'est pas parfaitement heureux, mais pourquoi il existe. De plus, (...) la plupart de nos maux physiques sont encore notre ouvrage ».<sup>34</sup>

De plus, Rousseau affirme que même si la catastrophe était inévitable, les morts auraient pu être moins nombreux si les Lisboètes avaient construit de meilleures habitations ou de meilleurs bâtiments. Rousseau veut donc souligner comment l'homme a un impact dangereux sur les causes naturelles qui peuvent provoquer des dommages physiques. En d'autres termes, les catastrophes imprévisibles, comme le tremblement de terre, sont aggravées par l'imperfection de l'homme. Et c'est à cause de cela que Rousseau demande à Voltaire de ne pas blâmer la Providence, puisque la responsabilité de l'excès de dommages physiques est due aux hommes.

Rousseau en déduit qu'il y a un Dieu comme il y a une Providence, et que tous les deux peuvent, comme tout, être imparfaits, ce qui ne nuit pas à l'espérance. Il faut avoir de l'espérance en Dieu et en la Providence parce qu'il y a une vie future. Le philosophe affirme que l'existence d'un Dieu et de la Providence ne peut être renversée par le simple fait que la raison de l'homme ne peut rien affirmer sur la matière. C'était ainsi que Zilmara de Jesus Viana de Carvalho conclut :

« (...) a natureza está entregue às suas próprias leis e considerá-la a partir desse ângulo é bem mais apropriado do que lançar-se em direção a Providência, fazendo dela a responsável pelo

---

<sup>33</sup> Rousseau, J.-J. : *Lettre à Monsieur de Voltaire sur la Providence*, s. l., 1756, p. 1.

<sup>34</sup> *Ibidem* et *ibid.*, pp. 13-14.

que julgamos como erro ou como justificativa aceitável, o que só nos faria permanecer no campo das especulações metafísicas e de raciocínios suspeitos »<sup>35</sup>.

### **3.1.3. *Tragédie du Maître André, perruquier, ou le Tremblement de Terre de Lisbonne (1756) par Jean-Henri Marchand***

Jean-Henri Marchand est de nos jours un écrivain inconnu. Si on demande aujourd'hui aux spécialistes en littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle qui est Jean-Henri Marchand, nul ne saura le dire. C'est un auteur oublié dans l'histoire de la littérature et c'est pour cela qu'on n'a pas beaucoup d'information sur lui et ses œuvres. Pourtant, au XVIII<sup>e</sup> siècle, Marchand avait une grande réputation dans la société parisienne et dans les cercles littéraires de l'époque. Jean Marchand (17.. – 1785), avocat, se fit connaître par ses nombreuses œuvres parodiques ou ironiques, dans lesquelles il signait toujours avec un pseudonyme. Dans cette œuvre qu'on va commenter *Tragédie du Maître André, perruquier, ou le Tremblement de Terre de Lisbonne* (1756), l'auteur signe « maître André, perruquier ». La seule source où on a réussi à trouver que l'auteur était Jean-Henri Marchand est *Les supercheries littéraires dévoilées*<sup>36</sup> rédigé par J.-M. Quérard en 1847. Dans la notice de Quérard, la tragédie du tremblement de terre de 1755 est écrit qu'il y a déjà eu plusieurs éditions (« facétie réimprimée plusieurs fois »). Le caractère de « facétie » nous avance déjà que l'œuvre, même s'il est qualifié par l'auteur comme une tragédie c'est une œuvre de caractère burlesque. La notice de Quérard nous dit aussi que Charles André a vraiment existé, qu'il était perruquier à Paris, rue de la Vannerie, et qu'on l'a persuadé qu'il en était l'auteur de l'œuvre. Même si on n'est pas sûrs si Charles André fut victime d'une mystification, on a beaucoup de preuves dans ses écrits pour vérifier que le vrai auteur était Jean-Henri Marchand auquel on associe toute type de plaisanterie.

La tragédie est dédiée directement à Voltaire. L'auteur le fait ainsi constater dans l'épître où il fait mention à Voltaire comme « illustre et célèbre poète », « confrère », et son « serviteur ». Cela a un rapport avec l'obsession qu'avait Marchand pour le philosophe.

Un de ses contemporains qualifiait Marchand par les lignes suivantes : C'est « un avocat qui fait des vers comme le fameux Cicéron (...), parce que sa vie et ses lettres se trouvent plus actuellement sur la toilette des dames, que ses plaidoyers sur le bureau des avocats »<sup>37</sup>, en constatant qu'il profitait ainsi de « son profond loisir »<sup>38</sup>.

---

<sup>35</sup> Carvalho, Zilmara de Jesus Viana de.: “Abordagem sobre as possíveis relações entre o progresso e o mal natural em Rousseau”, *Educativa* v. 20, n° , jan/abr., 2017, p. 201.

<sup>36</sup> Quérard, Joseph-Marie : *Les supercheries littéraires dévoilées galerie des écrivains français de toute l'Europe qui se sont déguisés sous des anagrammes, des astéronymes, des cryptonymes, des initialismes, des noms littéraires, des pseudonymes facétieux ou bizarres, etc.*, Paris : G.-P. Maisonneuve & Larose, 1964.

<sup>37</sup> *Lettre familière et raisonnée à Madame de \*\*\*\*\* sur les principaux Écrits qui ont paru au sujet de la*

De la même façon que Marchand était bien connu à l'époque, sa tragédie sur le tremblement de terre de 1755 l'était aussi. Martine de Rougemont<sup>39</sup> affirmait que cette pièce fut bien citée jusqu'à la fin du siècle comme un classique de drôlerie<sup>40</sup>.

Les personnages principaux de la tragédie sont un comte et son confident Dupont, Théodora (fille du corregidor de Lisbonne, D. Pedro) et sa confidente, Thérèse, Don Rodrigues, grand seigneur portugais et père du comte, Don Lavaros, fils de l'Inquisiteur, le Muphty et sa fille Roxane, et Nadine, sa confidente.

Dans le premier acte, nous pouvons remarquer, d'une part, une conversation entre Dupont et le Comte, sur l'amour de celui-ci pour Théodora, et d'autre part, une autre conversation entre Théodora et sa confidente Thérèse sur l'amour fou envers le Comte. Soudain, le mot « mariage » sort de sa bouche. Ceux-ci, qui se sont rencontrés il y a à peine quelques jours, le jour des Rameaux dans une corrida, veulent se marier. Théodora veut épouser le comte, parce qu'il lui a sauvé la vie lorsqu'un taureau avait voulu l'attaquer. Le comte va directement demander au père de Théodora sa bénédiction et celui-ci accepte sans hésitation.

Celui qui n'accepte pas ce mariage est le père du comte, D. Rodrigues, un grand seigneur portugais, qui affirme que cette union ne peut être réalisée parce qu'il appartient à des rangs différents dans la société portugaise. D. Rodrigues veut que son fils épouse une autre femme, mais celui-ci refuse de se marier à moins que ce ne soit avec Théodora. Le comte est donc contraint par son père de quitter le pays avec Dupont. Théodora, qui préfère garder son honneur plutôt que de fuir avec son amant, reste à Lisbonne.

Le comte et Dupont prennent un bateau et atteignent Constantinople, où ils sont accueillis par un eunuque avec un sac de pièces. Bien que les Portugais ne sachent pas d'où vient l'argent, ils finissent par l'accepter. On découvre enfin que c'est Roxanne, la fille du Muphty (le Pape des Turcs de l'Empire ottoman) qui a envoyé l'eunuque pour donner de l'argent aux étrangers, pour la simple raison qu'elle a vu le comte depuis son balcon et est tombée follement amoureuse de lui. A ce moment précis, Roxanne avoue au comte qu'elle lui a donné le sac de pièces en échange de son mariage. Le comte rejette la proposition,

---

*Bataille de Fontenoy*, Londres : Hierosme Printall, 1745, p. 12.

<sup>38</sup> *Apud.*, Barrovecchio, Anne Sophie : *Voltaireomania. L'avocat Jean-Henri Marchand face à Voltaire*, Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2004, p. 8.

<sup>39</sup> Martine de Rougemont (1940-2015) fut une historienne du théâtre du XVIII<sup>e</sup> siècle franco-suisse Spécialisée dans l'étude des genres, des thèmes, de l'historiographie et de la mise en scène du théâtre des Lumières.

<sup>40</sup> Barrovecchio, Anne Sophie : *Voltaireomania. L'avocat Jean-Henri Marchand face à Voltaire*, Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2004, p. 35.

provoquant la grande colère de Roxanne, qui finit par donner au comte quinze minutes pour réfléchir sous la menace. Enfin, il rejette à nouveau la proposition et Roxanne l'emmène devant le Muphty qui est en colère et qui force le Comte à épouser Roxanne ou à mourir. Après une lutte, le comte et Dupont parviennent à s'échapper de Constantinople et repartent pour Lisbonne, malgré l'interdiction de son père de le faire.

A Lisbonne, le père de Théodora lui a déjà trouvé un nouveau mari, D. Lavaros, le neveu du grand inquisiteur, même si Théodora refuse d'épouser un autre que le comte, ennemi fidèle de D. Lavaros. Lavaros convainc Théodora que le comte a fait naufrage et qu'il est mort et c'est pourquoi elle tente de se suicider à l'arme blanche. C'est à ce moment-là que le Comte arrive et qu'il enlève le couteau des mains de Théodora et menace de tuer D. Lavaros qui s'enfuit en promettant au Comte qu'il va le regretter.

D. Rodrigues, père du comte, arrive sur les lieux en demandant son fils, qui est caché pour que personne ne puisse le retrouver. Dupont explique tout ce qui est arrivé au neveu de l'Inquisiteur. D. Rodrigues, qui craint pour la vie de son fils, demande miséricorde au roi, qui lui donne sa grâce mais l'avertit de faire attention à l'Inquisiteur qui poursuit son fils. C'est D. Pedro, le père de Théodora, qui fait arrêter le comte, mais au lieu de l'emmener devant la justice, il le ramène chez lui. D. Rodrigues, heureux que son fils soit sain et sauf, finit par accepter le mariage entre le comte et Théodora s'ils le veulent encore. Thérèse et Dupont décident aussi de se marier.

Enfin, dans l'acte V et la fin de la tragédie, seuls deux personnages apparaissent, Dupont et un perruquier. La dernière scène est l'une des scènes les plus importantes, car le grand tremblement de terre qui a dévasté la ville de Lisbonne se déroule au milieu de la scène. La scène raconte comment tous les personnages tentent de fuir par des moyens navals, sauf Dupont qui arrive en retard et voit comment tout le monde s'éloigne avec son navire et comment le navire est secoué par le grand tsunami qui a suivi le séisme. Tous les personnages sont morts. La dernière personne à parler est Dupont, dans la dernière scène du dernier acte, qui dans un long monologue se demande pourquoi toutes ces choses se sont produites tout en racontant comment il a vu tous les personnages mourir. C'est ce dernier acte qui fait de la pièce une œuvre tragique, c'est une mise en abîme. Dupont nous raconte le moment du tremblement de terre et du tsunami tel qu'il le voit. Il nous dit ce qui se passe avec toutes sortes de détails. C'est le seul survivant. Quant au perruquier, nous ne savons rien, la seule indication est donnée par l'annotation qui apparaît dans le manuscrit, où on nous dit « il se sauve », disparaissant ainsi de l'histoire.

La tragédie sur le tremblement de terre s'inscrit dans les importants débats

philosophiques de l'époque dont le principal protagoniste était Voltaire. La nouvelle référence à Voltaire montre encore une fois l'obsession de Marchand pour le philosophe auquel il s'adresse dans son épître comme « illustre et célèbre Poète M. de Voltaire ».

L'obsession de Marchand pour Voltaire est telle que même dans la préface, dans laquelle il parle de sa vie, de sa jeunesse, on voit une assez grande similitude avec la jeunesse de Voltaire, et plus tard il lui consacre tout un épilogue dans lequel il s'adresse directement à Voltaire, lui dédiant le poème à travers une lettre où tout est compliment au philosophe. Mais dans quelle mesure l'obsession de Marchand pour Voltaire est-elle positive ? N'est-ce que de la flatterie ou est-ce en réalité une « compétition » ? Comme nous l'avons déjà vu, en 1755 le *Poème sur la Désastre de Lisbonne* de Voltaire est publié, au moment même où Jean-Henri Marchand publie sa *Tragédie sur le Tremblement de Terre de Lisbonne*. Ce dont nous sommes sûrs, c'est que Voltaire a publié son ouvrage dès qu'il a appris la nouvelle, mais la réaction de Marchand fut-elle aussi immédiate que celle de Voltaire ou était-ce simplement une date inventée pour rivaliser avec son maître ? Comme l'explique Anne-Sophie Barrovecchio dans *Voltairomania* : « André<sup>41</sup> propose un « livre » qui doit rivaliser avec un poème philosophique, ce qui produit automatiquement d'importantes distorsions »<sup>42</sup>.

L'ironie avec laquelle l'auteur introduit l'axiome du « tout est bien » dans l'œuvre est remarquable, pour en arriver à la conclusion que tout va mal, et par rapport à la question de l'existence de Dieu et du « Mal Physique », si nous étudions en profondeur le style de l'œuvre, nous pourrions voir que Marchand cite avec récurrence la figure de Dieu et du Diable comme étant des axes du bien et du mal. Alors, veut-il vraiment nous raconter une histoire ou veut-il faire la satire du débat philosophique qui se déroulait à l'époque au sujet de la Providence ? Nous voyons ici un autre trait caractéristique de sa rivalité avec le philosophe.

Quant à la façon d'écrire de l'avocat, on voit que tout ce qui arrive aux personnages est par hasard, donc il n'y a aucune explication à tout ce qui se passe. Nous pouvons observer une série d'événements comme un double mariage, qui fait que tous les personnages soient condamnés à une fin désastreuse qui est le tremblement de terre. Selon Barrovecchio « la pensée de Marchand ne s'affiche jamais avec évidence ; il garde toujours une part de clandestinité (...) »<sup>43</sup>.

Le hasard est un autre sujet abordé à l'époque par les grands philosophes, dont Voltaire et Rousseau, qui parlent dans leurs écrits du hasard et de la condition humaine. Nous pouvons

---

<sup>41</sup> Rappelons qu'André ou Charles André, n'est qu'un pseudonyme correspondant au vrai nom de l'auteur, Jean-Henri Marchand.

<sup>42</sup> Barrovecchio, Anne-Sophie: *Voltairomania. L'avocat Jean-Henri... : op. cit.*, p. 36.

<sup>43</sup> *Ibidem* et *ibid.*, p. 37.

penser de manière hypothétique que Marchand voulait entrer dans le cercle ou s'intégrer parmi les grands philosophes de l'époque. Mais pourquoi n'a-t-il pas donné son vrai nom lorsqu'il a écrit les œuvres ou même écrit les lettres à Voltaire ? Pourrait-il s'agir d'un certain sentiment d'infériorité de la part d'un simple avocat parisien face aux grands philosophes des Lumières du XVIII<sup>e</sup> siècle ? Cette question semble inexplicable, de la même manière que les événements relatés par la tragédie de Marchand.

Comme point intéressant, nous pouvons commenter comment Jean-Henri Marchand, qui dans la création de l'œuvre devient André Perruquier, insère le personnage du perruquier dans l'acte V, à la fin de l'œuvre où Dupont va chez le perruquier pour être arrangé pour son mariage avec Thérèse. C'est le perruquier qui lui parle d'un événement qui s'est produit avec l'Inquisition et qui se rend compte que ce qui se passe à ce moment-là est un séisme. Nous pouvons voir comment Marchand voulait aussi s'insérer dans l'œuvre, mais ce que nous n'avons pas été en mesure de conclure c'est pourquoi.

Le séisme est introduit dans l'œuvre comme l'événement final, c'est la mise en abîme de l'histoire et des personnages. Tout finit mal, voici la parodie à la thèse optimiste du « tout est bien ». Le séisme est raconté par Dupont au même temps qu'il le vit, l'histoire se transforme dans ce moment-là dans une tragédie. Il faut souligner dernièrement que la tragédie finit *in media res*, et nous pouvons constater ceci avec les derniers vers « En quelque endroit que j'aïlle, à pied ou en carrosse, / Je me souviendrai du premier jour de ma noce ».

## **3.2. Sur la philosophie**

Le terrain philosophique du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle a également été affecté par le tremblement de terre de Lisbonne en 1755. Des philosophes éclairés comme Voltaire ou Jean-Jacques Rousseau réagissent immédiatement au tremblement de terre. Tout d'abord, Voltaire, démantelant la thèse optimiste fondé par Leibniz, qui affirmait que tout était bien, et d'autre part, Rousseau répondant au poème de Voltaire et ouvrant ainsi un débat autour du « tout est bien », l'origine de la Providence, ainsi que l'origine du « Mal Physique ».

### **3.2.1. *Candide ou l'Optimisme* (1759) par Voltaire**

*Candide ou l'Optimisme* est la deuxième manifestation de Voltaire liée au tremblement de terre de Lisbonne. De nouveau, cette manifestation voltairienne causera une grande révolte, car Voltaire, à présent sous la forme d'un conte philosophique, mélange l'histoire de

la catastrophe de Lisbonne avec la religion (jésuites, Inquisition, les *auto-da-fé*...), à travers une histoire située dans l'époque des découvertes en Amérique Latine. Dans ce conte philosophique, l'auteur critique à nouveau l'optimisme et la théorie du « tout est bien ». On peut en effet constater que l'optimisme est présent dans le titre de l'œuvre. *Candide* sera alors l'une des œuvres les plus célèbres de Voltaire et aussi de la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le héros de l'histoire est Candide, accompagné de Pangloss, son maître, un fidèle adepte de la théorie optimiste de Leibniz. En raison des circonstances qui leur sont données, ils sont obligés de voyager à travers différents pays, parmi lesquels figurent des pays d'Amérique Latine de la Couronne espagnole, les Pays-Bas, la ville de Constantinople et, bien sûr, la ville de Lisbonne, où ils subissent les conséquences du tremblement de terre. Cet épisode n'apparaît qu'à partir du cinquième chapitre :

« (...) qu'ils sentent la terre trembler sous leurs pas ; la mer s'élève en bouillonnant dans le port, et brise les vaisseaux qui sont à l'ancre. Des tourbillons de flammes et cendres couvrent les rues et les places publiques ; les maisons s'écroulent, les toits sont renversés sur les fondements, et les fondements se dispersent ; trente mille habitants de tout âge et de tout sexe sont écrasés sous des ruines »<sup>44</sup>.

Pangloss va jusqu'à mentionner la fameuse phrase qui caractérise les philosophes optimistes : « tout est bien ». Le maître de Candide considère que le tremblement de Lisbonne est un mal pour un bien supérieur. « L'optimisme rationaliste de Alexander Pope est enveloppé d'un clair fatalisme, où le destin traîne tout sur son passage, en l'occurrence les protagonistes et les milliers de victimes »<sup>45</sup>.

Voltaire fait aussi une critique de la religion, pour laquelle il a toujours montré une certaine hostilité. Il montre ceci à travers un *auto-da-fé* dans lequel nos personnages sont impliqués, où ils sont accusés de pécheurs et de libertins par le grand inquisiteur de Lisbonne.

Le conte de *Candide* se termine avec la phrase suivante : « (...) il faut cultiver notre jardin »<sup>46</sup>. Selon Hurtado Simó, certains spécialistes ont interprété la dernière phrase comme une tentative d'amélioration de notre monde, afin de ne pas perdre du temps dans des batailles intellectuelles perdues d'avance et de mieux transformer ce qui est entre nos mains ; ainsi, l'humour sape les fondements de l'optimisme et de l'ironie. C'est pour cette raison que nous sommes devant une nouvelle formulation de l'*ora et labora*, mais à partir d'un plan

---

<sup>44</sup> Voltaire : *Candide ou l'Optimisme*, Paris : Gallimard, édition de Deloffre, F., 2015, p. 40.

<sup>45</sup> Hurtado, R. : *El ocaso del optimismo. De Leibniz a Hamacher: Debates tras el terremoto de Lisboa de 1755*, Madrid: Biblioteca Nueva, 2016, pp. 171-172.

<sup>46</sup> Voltaire : *Candide ou l'Optimisme...* : *op. cit.* p. 118.

séculier et illustré, où le travail est compris comme l'action transformatrice dans le monde, mais la prière peut être interprétée comme un honneur, non à la bienveillance divine mais à la bienveillance humaine, comme la nécessité de saisir, si possible, un rayon de lumière dans tant d'obscurité<sup>47</sup>.

Le *Poème sur le désastre de Lisbonne* et le *Candide* sont étroitement liés, puisque dans les deux Voltaire critique la vision du monde de Leibniz et la religion. Voltaire se préoccupe non seulement de la théorie mais aussi de l'application pragmatique de la pensée théodicée<sup>48</sup>.

### **3.2.2. Polémique sur l'origine de la Providence du Mal Physique et le « tout est bien »**

Gottfried Leibniz (1646-1716) établit dans son œuvre, *Essais de Théodicée sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal*, les principes de la pensée optimiste. Dans cette dernière, il affirme que le bien prédomine sur le mal, et que la raison est un outil pour le prouver. Leibniz prétend dans son travail d'harmoniser la foi et la raison, en soutenant que parmi ces deux concepts il y a une harmonie totale. Dans cet ouvrage, il traite trois problèmes, qui seront la base de l'optimisme: la justice divine, la liberté morale de l'être humain et enfin, l'origine du mal.

Si nous nous occupons de la question de l'origine du Mal, Leibniz affirme que le mal tel que nous le comprenons n'existe pas. Le but de Leibniz avec cette déclaration est de rompre le lien entre Dieu et le nuisible. En d'autres termes, Leibniz veut que Dieu ne soit pas associé au mal. Le mal, selon le philosophe, est un concept vide ; c'est tout ce qui n'est pas bon. Dieu n'est pas la cause du mal parce qu'il voulait tout faire de la meilleure façon possible. Quoi qu'il en soit, ce que Dieu fait, c'est de permettre que ce mal se produise, mais en s'attachant toujours à une raison juste, qui serait l'accomplissement d'un bien plus grand. Hurtado Simó commente à ce sujet : « Si el Mal no existiera, significaría afirmar que Dios creó seres iguales a él y esto una contradicción metafísica según Leibniz. El mal siempre existirá ya que los seres humanos nunca serán dioses »<sup>49</sup>.

Un autre concept qui mérite d'être souligné et qui fera l'objet d'un débat parmi les philosophes de l'époque est celui de la « Providence ». La Providence est caractérisée à cette époque par un ordre généralisé qui prend soin du monde et place les êtres humains au sommet.

---

<sup>47</sup> Hurtado, R : *El ocaso del optimismo ...: op. cit.*, pp. 175.

<sup>48</sup> Ibidem et ibid., p. 175.

<sup>49</sup> Ibidem et ibid., p. 110.

Tout au long de ce travail, nous avons abordé les thèmes de la Providence, le « Mal Physique » et l'axiome du « tout est bien » qui sont tous les trois des thèmes inhérents à l'explication littéraire et philosophique du séisme de Lisbonne de 1755. Comme nous l'avons déjà dit, le tremblement de terre a provoqué une brèche dans la philosophie du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle où des philosophes comme Jean-Jacques Rousseau ont défendu la thèse optimiste selon laquelle « tout va bien », selon laquelle tout se passe pour le bien supérieur. Dans ce cas, comme nous avons déjà commenté, selon eux, le tremblement de terre de Lisbonne s'est produit parce qu'un plus grand bien viendrait plus tard pour les habitants de la capitale portugaise. Le philosophe Voltaire, quant à lui, s'opposera aux partisans de cette thèse, celui-ci s'adressera aux optimistes déjà cités dans son célèbre *Poème sur le Désastre de Lisbonne*, publié en 1755 à Genève un mois après le séisme, en les accusant d'être des traîtres à la vérité. De plus, Voltaire attaquera aussi l'existence de la Providence. En effet, à partir du poème de Voltaire, la thèse optimiste fondée par Leibniz sera mise en danger et une série de débats s'ouvrira autour de la théodicée, débats qui seront menés par Emmanuel Kant, Leibniz lui-même, Alexander Pope, Rousseau et Voltaire que nous avons mentionnés auparavant, et même par des philosophes modernes comme Adorno<sup>50</sup> et Hamacher<sup>51</sup>. Ces nouvelles réflexions sur la nature de l'homme et de Dieu ainsi que sur la souffrance et la mort purent montrer comment tout ce qui se produisit à Lisbonne cette année-là fut un grand développement en termes de connaissance de la nature mais aussi la naissance d'une critique de la raison humaine qui n'a pas laissé voir au-delà de son existence.

Face à ce poème, Jean-Jacques Rousseau, fidèle disciple et ami de Voltaire, réagira dans une lettre envoyée à Genève, en faisant déclencher ainsi ce que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de « Querelle entre Voltaire et Rousseau sur le Mal et la Providence ». Dans cette dernière lettre, Rousseau est déçu de telles attaques contre Dieu et la Providence venant de son ami et maître. Dans la lettre, Rousseau tente de faire entendre raison à Voltaire, en affirmant que les causes du séisme ne se trouvent pas en Dieu mais dans des causes naturelles inévitables. Comme tout ce qui est fini, Dieu et la Providence sont imparfaits, ce qui ne signifie pas que l'un d'eux existe. Il faut croire en Dieu et en la Providence parce qu'il y a une vie future. Mugnai affirme «Per quanto Leibniz, secondo i dettami della tradizione teologica cristiana, consideri Dio un essere onnipotente, riconosce

---

<sup>50</sup> Adorno compare le camp de concentration de Auschwitz pendant l'époque nazi avec le tremblement de terre de Lisbonne de 1755 dans son œuvre *Negative Dialektik* publiée en 1966.

<sup>51</sup> Hamacher fait référence au séisme de 1755 dans son œuvre *Premises : Essays on Philosophy and Literature from Kant to Celan*, publiée en 1996.

tuttavia che l'onnipotenza divina incontra un limite nella natura delle essenze o idee. »<sup>52</sup>.

Nous devons donc nous souvenir que le tremblement de terre de Lisbonne de 1755 produisit des innovations non seulement dans le domaine scientifique (comme dans le domaine géologique), mais aussi dans le domaine littéraire car il rédige un poème en vers alexandrins avec une finalité d'émouvoir le public et de faire penser, en reflétant ce nouvelle définition de la littérature au XVIII<sup>e</sup> siècle qui défendait le *sapere aude* ; mais surtout dans le domaine philosophique puisque ce poème créa une brèche considérable dans la pensée de la seconde moitié du siècle comme on l'a déjà mentionné. Par ailleurs, il faut souligner que depuis le tremblement de terre, les êtres humains sont conçus, selon Rousseau, comme des êtres fragiles dont la vie peut se terminer de manière inattendue par des forces supérieures.

#### 4. Conclusions

Comme nous l'avons vu depuis le début de ce mémoire, le tremblement de terre de Lisbonne du 1<sup>er</sup> novembre 1755 ne fut pas n'importe quoi. En plus d'être une catastrophe naturelle inédite en Occident, le séisme provoqua une révolution dans différents domaines tels que la géologie, la littérature et la philosophie. Tout cela dans une société européenne absolutiste où le pouvoir était exercé par le roi ainsi que par la haute noblesse et l'Église. Dans le cas portugais, le pouvoir tombait directement sur D. José I<sup>er</sup>, de la dynastie Bragança, bien que le pouvoir réel ait été exercé par son ministre, José de Carvalho e Melo, plus connu sous le nom de Marquês de Pombal. De plus, en ce qui concerne le territoire portugais, deux figures importantes apparaissent, le jésuite Gabriel Malagrida, chef de la Compagnie de Jésus au Portugal et la Cour de la Sainte Inquisition, par laquelle le pouvoir ecclésiastique put renforcer son hégémonie dans le royaume. Le ministre et Malagrida n'avaient pas de très bonnes relations à ce moment-là ; ainsi, le soutien du pouvoir auprès des Jésuites, qui au début était bien présent, finit avec l'expulsion des Jésuites du Portugal et Malagrida enfermé dans la tour de Belém.

La nouvelle du tremblement de terre a rapidement atteint les autres pays européens par le biais de la *Gazeta de Lisboa*, un journal reçu dans tous les pays européens. C'est à travers ces gazettes que Voltaire put apprendre ce qui s'était produit dans la capitale portugaise et décida de publier son célèbre *Poème sur le désastre de Lisbonne* (1755), où il questionne l'origine de la Providence et l'axiome du « tout est bien » en critiquant directement des philosophes optimistes comme Leibniz, Alexander Pope ou Jean-Jacques Rousseau lui-

---

<sup>52</sup> Mugnai, Massimo: *Introduzione alla filosofia di Leibniz*, Torino: Piccola Biblioteca Einaudi, 2001, p. 214.

même, qui a répondu promptement à Voltaire dans sa *Lettre à Monsieur de Voltaire sur la Providence* (1755). Ces correspondances, où les critiques et les attaques entre les philosophes de l'Illustration fourmillaient, ont ouvert une brèche dans la pensée philosophique de l'époque. Cette pensée se reflète dans un autre ouvrage publié par Voltaire en 1759 intitulé *Candide ou l'Optimisme* (1759) dans lequel l'auteur réalise une satire de l'axiome optimiste et de la vision du mal physique à travers un conte philosophique au sein duquel, en plus de faire la satire de la philosophie optimiste, ce dernier met en lumière la société portugaise où le pouvoir inquisitorial était présent et le célèbre « auto-da-fé » auquel sont soumis les héros de l'histoire.

Enfin, il nous reste une tragédie réalisée par Jean-Henri Marchand sous le pseudonyme de Charles André perruquier. Cette tragédie dénuée de sens est *a priori* une satire de la pensée philosophique de l'époque et de Voltaire lui-même, avec qui Marchand avait une obsession folle, comme nous l'avons déjà exposé (vide. 3.1.3). La thèse optimiste du « tout est bien » est remplacée dans cet ouvrage par « tout est mal », et la Providence et le « Mal physique » se reflètent dans les fréquentes citations des personnages de Dieu et du Diable. Mais qu'est-ce que Jean-Henri Marchand veut vraiment nous transmettre avec sa tragédie du tremblement de terre ? Nous raconter une histoire tragique ou cacher son obsession pour Voltaire et le cercle des penseurs éclairés de l'époque ? Voulait-il entrer dans un de ces cercles où réalise-t-il une satire simplement pour le plaisir ? La façon d'écrire, l'ironie et la satire que l'avocat utilise dans son travail nous laissent confus quant à son objectif final.

En citant Hurtado Simó<sup>53</sup>, il convient de noter que Rousseau, Voltaire et même le Marquis de Pombal, malgré avoir bouleversé la conscience du XVIII<sup>e</sup> siècle sont toujours des *rara avis* dans de nombreuses parties du monde. Pour cette raison, Hurtado Simó affirme que les catastrophes sont des phénomènes globaux qui traversent les frontières, bien qu'il semble que les Lumières restent une tâche en suspens dans de nombreux coins du monde.

---

<sup>53</sup>Hurtado, Ricardo: *El ocaso del optimismo. De Leibniz à Hamacher. Debates tras el terremoto de Lisboa de 1755*, Madrid: Biblioteca Nueva, 2016. p. 236.

## 5. Bibliographie

ALMEIDA, António Bêtamio de : “Um terramoto em Lisboa (1755). Uma reflexão de agora, 260 anos depois”, em Lourenço, Luciano, e Santos, Ângela (Coords), *Terramoto de Lisboa de 1755: o que aprendemos 260 anos depois?*, Coimbra: Imprensa da Universidade de Coimbra, 2015, pp. 14-32.

BARROVECCHIO, Anne-Sophie: *Voltaireomania. L’avocat Jean-Henri Marchand face à Voltaire*, Saint-Étienne : Publications de l’Université de Saint-Étienne, 2004.

BELO, André : « A *Gazeta de Lisboa* e o terramoto de 1755: a margem do não escrito”, *Análise Social*, vol. XXXIV (151-152), [online], disponible sur : [https://www.jstor.org/stable/41011375?seq=1#metadata\\_info\\_tab\\_contents](https://www.jstor.org/stable/41011375?seq=1#metadata_info_tab_contents), [Accès le 29 mars 2019], 2000, pp. 620-637.

CARPENTIER, Jean et François Lebrun : *Histoire de France*, Paris : Éditions du Seuil, 2016.

CARVALHO, Zilmara de Jesús Viana de.: *Abordagem sobre as possíveis relações entre o progresso e o mal natural em Rousseau*. Goiânia, 2017 [online] 10(1), pp.189-203. Disponible sur : <http://seer.pucgoias.edu.br/index.php/educativa/article/viewFile/5872/3210> [Accès 2 Oct. 2018].

CHANTAL, Suzanne: *Historia de Portugal*, Barcelona : Surco, 1960.

CHANTAL, Suzanne: *A vida quotidiana em Portugal ao tempo do terramoto*, Lisboa: Livros do Brasil, 2005.

DAGEN, J. : *Anthologie de la littérature française. Le XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris : Librairie Générale Française, 1995.

DYNES, R.: « The dialogue between Voltaire and Rousseau on the Lisbon Earthquake: The emergence of a Social Science View ». *International Journal of Mass Emergencies and Disasters*, [online] 18(1), 2005, pp. 97-115. Disponible sur : <http://udspace.udel.edu/bitstream/handle/19716/435/PP%20293.pdf?sequence=1&isAllowed=y> [Accès 1 juin 2018].

GOUHIER, Henri: *Rousseau Et Voltaire : Portraits Dans Deux Miroirs*, Paris : Bibliothèque d'histoire de la philosophie, 1983.

HURTADO, R.: *El ocaseo del optimismo : de Leibniz a Hamacher. Debates tras el terremoto de Lisboa de 1755*, Madrid : Biblioteca Nueva, 2016.

JACOBO del Barco, A. : *Sobre el terremoto de primero de noviembre de 1755*. [Contributions historiographiques de Vicente Fombuena], Huelva : Universidad, 1996.

KENDRICK: *The Lisbon Earthquake*, California: Methuen, 1956.

LETO, A. : *Mieux rédiger*, Paris : Hatier ; Bescherelle, 2018.

MARCHAND, J. : *La tragédie de maître André, perruquier, ou, Le tremblement de terre de Lisbonne*, Paris: Fages, 1805.

MARQUES, José Óscar de Almeida: «Voltaire e um episódio da história de Portugal». *Mediações, Revista de Ciências Sociais*, [on-line] 9 (2), 2004. Disponible sur : <http://www.uel.br/revistas/uel/index.php/mediacoes/article/view/9023>.

MARQUES, José de Almeida.: « The paths of Providence : Voltaire and Rousseau on the Lisbon Earthquake ». *Cadernos de História e Filosofia da Ciência*, série 3, [online] 15(1), 2005, pp. 33-57. Disponible sur : [https://www.unicamp.br/~jmarques/pesq/Paths\\_of\\_Providence.pdf](https://www.unicamp.br/~jmarques/pesq/Paths_of_Providence.pdf) [Accès 8 août 2018].

MARQUES, A. de Oliveira: *Breve história de Portugal*, Lisboa: Presença, 4<sup>a</sup> ed., 2001.

MARQUES, T de Souza.: « Considerações sobre a Esperança em Rousseau ». *Trans/Form/Ação*, [online] 38 (Edição especial), 2015, pp.163-172. Disponible sur: [http://www.scielo.br/scielo.php?pid=S0101-31732015000400163&script=sci\\_abstract&tlng=pt](http://www.scielo.br/scielo.php?pid=S0101-31732015000400163&script=sci_abstract&tlng=pt) [Accès 7 août 2018].

MONTEIRO, N.: *D. José*, Rio de Mouro: Círculo de Leitores, 2006.

MUGNAI, Massimo: *Introduzione alla filosofia di Leibniz*, Torino: Piccola Biblioteca Einaudi, 2001.

PEÑALTA, Rocío : "Voltaire, una reflexión filosófico-literaria sobre el terremoto de Lisboa de 1755". *Revista De Filología Románica de la UCM* 26 (1), 2009, pp. 187-204. Disponible sur: <http://revistas.ucm.es/index.php/RFRM/article/view/RFRM0909110187A/9225>.

POIRIER, J. : *Réactions à un cataclysme : le séisme de Lisbonne en 1755*. In: 16<sup>ème</sup> colloque de la Villa Kérylos, [online] Paris : Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2018, pp.19-32. Disponible sur : [https://www.persee.fr/doc/keryl\\_1275-6229\\_2006\\_act\\_17\\_1\\_1118](https://www.persee.fr/doc/keryl_1275-6229_2006_act_17_1_1118) [Accès 11 Oct. 2018].

QUERARD, J. : *Les supercheries littéraires dévoilées: galerie des écrivains français de toute l'Europe qui se sont déguisés sous des anagrammes, des astéronymes, des cryptonymes, des initialismes, des noms littéraires, des pseudonymes facétieux ou bizarres, etc.*, Paris : G.-P. Maisonneuve & Larose, 1964, p.346. Disponible sur : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb37745664g> [Accès le 29 Nov. 2018].

*Querelle Sur Le Mal Et La Providence, Voltaire/Rousseau* (Recueil), Clamecy: Mille et une nuits, 2011.

ROSSINETTI, P.: « Rousseau e Voltaire: duas perspectivas para a história moderna ». *Revista de Filosofia Moderna e Contemporânea*, [online] 2(1), 2014. Disponible sur : <http://periodicos.unb.br/index.php/fmc/article/view/15077> [Accès 1 Nov. 2018].

ROUSSEAU, Jean-Jacques : *Lettre à Monsieur de Voltaire. Le 18 Août 1956*,s.l., 1759.

TAVARES, M., Amador, F. et Pinto, M.: «O terramoto de Lisboa de 1755: tremores e temores». *Cuadernos Dieciochistas*, [online] 6, 2009.Disponible sur : <http://revistas.usal.es/index.php/1576-7914/article/view/3752> [Accès 7 Août 2018].

VOLTAIRE : *Poème sur le désastre de Lisbonne et sur la Loi Naturelle*, Genève : Cramer, 1756.

## 6. Annexes

### A. *Poème sur le désastre de Lisbonne (1756) par Voltaire*<sup>1</sup>.

Ô malheureux mortels ! ô terre déplorable !  
Ô de tous les mortels assemblage effroyable !  
D'inutiles douleurs, éternel entretien !  
Philosophes trompés<sup>2</sup> qui criez : « tout est bien » ;  
Accourez, contemplez ces ruines affreuses,  
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,  
Ces femmes, ces enfants l'un sur l'autre entassés,  
Sous ces marbres rompus ces membres dispersés ;  
Cent mille infortunés<sup>3</sup> que la terre dévore,  
Qui, sanglants, déchirés, et palpitants encore,  
Enterrés sous leurs toits, terminent sans secours  
Dans l'horreur des tourments leurs lamentables jours !  
Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,  
Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes,  
Direz-vous : « C'est l'effet des éternelles lois  
Qui d'un Dieu libre et bon nécessitent le choix ? »  
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes :  
« Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes ? »  
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants  
Sur le sein maternel écrasés et sanglants ?  
Lisbonne, qui n'est plus, eut-elle plus de vices  
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices :  
Lisbonne est abîmée, et l'on danse à Paris.  
Tranquilles spectateurs, intrépides esprits,  
De vos frères mourants contemplant les naufrages,  
Vous recherchez en paix les causes des orages :

---

<sup>1</sup> Voltaire : *Poème sur le désastre de Lisbonne et sur la Loi Naturelle*, Genève : Cramer, 1756. Tiré de la Bibliothèque National de France transcrit manuellement avec des notes de Voltaire et des notes propres.

<sup>2</sup> Voltaire fait allusion aux philosophes défenseurs de la thèse optimiste du « tout est bien » comme Gottfried Leibniz, Jean-Jacques Rousseau, ou Alexander Pope.

<sup>3</sup> Voltaire exagère le nombre des personnes périés ce jour-là. Dans ce moment on ne savait pas le nombre exacte de morts mais des études récentes ont démontré que le nombre fut de dix mille personnes environ.

Mais du sort ennemi quand vous sentez les coups,  
Devenus plus humains, vous pleurez comme nous.  
Croyez-moi, quand la terre entrouvre ses abîmes,  
Ma plainte est innocente et mes cris légitimes.  
Partout environnés des cruautés du sort,  
Des fureurs des méchants, des pièges de la mort,  
De tous les éléments éprouvant les atteintes,  
Compagnons de nos maux, permettez-nous les plaintes.  
C'est l'orgueil, dites-vous, l'orgueil séditieux,  
Qui prétend qu'étant mal, nous pouvions être mieux.  
Allez interroger les rivages du Tage ;  
Fouillez dans les débris de ce sanglant ravage ;  
Demandez aux mourants, dans ce séjour d'effroi,  
Si c'est l'orgueil qui crie : « Ô ciel, secourez-moi !  
Ô ciel, ayez pitié de l'humaine misère ! »  
« Tout est bien, dites-vous, et tout est nécessaire. »<sup>4</sup>  
Quoi ! l'univers entier, sans ce gouffre infernal,  
Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal ?  
Êtes-vous assurés que la cause éternelle<sup>5</sup>  
Qui fait tout, qui sait tout, qui créa tout pour elle,  
Ne pouvait nous jeter dans ces tristes climats  
Sans former des volcans allumés sous nos pas ?  
Borneriez-vous ainsi la suprême puissance ?  
Lui défendriez-vous d'exercer sa clémence ?  
L'éternel artisan n'a-t-il pas dans ses mains  
Des moyens infinis tout prêts pour ses desseins ?  
Je désire humblement, sans offenser mon maître,  
Que ce gouffre enflammé de soufre et de salpêtre  
Eût allumé ses feux dans le fond des déserts.  
Je respecte mon Dieu, mais j'aime l'univers.  
Quand l'homme ose gémir d'un fléau si terrible,  
Il n'est point orgueilleux, hélas ! il est sensible.

---

<sup>4</sup> La thèse optimiste du « tout est bien » défendait que le Mal se produisait par un bien majeur.

<sup>5</sup> Il fait référence à Dieu, comme créateur, cause de tout ce qui existe.

Les tristes habitants de ces bords désolés  
Dans l'horreur des tourments seraient-ils consolés  
Si quelqu'un leur disait : « Tombez, mourez tranquilles;  
Pour le bonheur du monde on détruit vos asiles ;  
D'autres mains vont bâtir vos palais embrasés,  
D'autres peuples naîtront dans vos murs écrasés ;  
Le Nord va s'enrichir de vos pertes fatales ;  
Tous vos maux sont un bien dans les lois générales ;  
Dieu vous voit du même œil que les vils vermisseaux  
Dont vous serez la proie au fond de vos tombeaux ? »  
À des infortunés quel horrible langage !  
Cruels, à mes douleurs n'ajoutez point l'outrage.  
Non, ne présentez plus à mon cœur agité  
Ces immuables lois de la nécessité,  
Cette chaîne des corps, des esprits, et des mondes.  
Ô rêves des savants ! ô chimères profondes !  
Dieu tient en main la chaîne, et n'est point enchaîné  
Par son choix bienfaisant tout est déterminé :  
Il est libre, il est juste<sup>6</sup>, il n'est point implacable.  
Pourquoi donc souffrons-nous sous un maître équitable ?<sup>7</sup>  
Voilà le nœud fatal qu'il fallait délier.  
Guérez-vous nos maux en osant les nier ?  
Tous les peuples, tremblant sous une main divine,  
Du mal que vous niez ont cherché l'origine.  
Si l'éternelle loi qui meut les éléments  
Fait tomber les rochers sous les efforts des vents,  
Si les chênes touffus par la foudre s'embrasent,  
Ils ne ressentent point les coups qui les écrasent :  
Mais je vis, mais je sens, mais mon cœur opprimé  
Demande des secours au Dieu qui l'a formé.  
Enfants du Tout-Puissant, mais nés dans la misère,

---

<sup>6</sup> La justice divine avait déjà été traitée par Leibniz dans son *Essais de Théodicée sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal*.

<sup>7</sup> « Sub Deo justo nemo miser nisi mereatur. » Saint Augustin. (Note de Voltaire, 1756)

Nous étendons les mains vers notre commun père.  
Le vase, on le sait bien, ne dit point au potier :  
« Pourquoi suis-je si vil, si faible et si grossier ? »  
Il n'a point la parole, il n'a point la pensée ;  
Cette urne en se formant qui tombe fracassée,  
De la main du potier ne reçut point un cœur  
Qui désirât les biens et sentît son malheur.  
Ce malheur, dites-vous, est le bien d'un autre être.  
De mon corps tout sanglant mille insectes vont naître ;  
Quand la mort met le comble aux maux que j'ai soufferts,  
Le beau soulagement d'être mangé des vers !  
Tristes calculateurs des misères humaines,  
Ne me consolez point, vous aigrissez mes peines ;  
Et je ne vois en vous que l'effort impuissant  
D'un fier infortuné qui feint d'être content.  
Je ne suis du grand tout qu'une faible partie :  
Oui; mais les animaux condamnés à la vie,  
Tous les êtres sentants, nés sous la même loi,  
Vivent dans la douleur, et meurent comme moi.  
Le vautour acharné sur sa timide proie  
De ses membres sanglants se repaît avec joie ;  
Tout semble bien pour lui : mais bientôt à son tour  
Un aigle au bec tranchant dévora le vautour ;  
L'homme d'un plomb mortel atteint cette aigle altière :  
Et l'homme aux champs de Mars couché sur la poussière,  
Sanglant, percé de coups, sur un tas de mourants,  
Sert d'aliment affreux aux oiseaux dévorants.  
Ainsi du monde entier tous les membres gémissent :  
Nés tous pour les tourments, l'un par l'autre ils périssent :  
Et vous composerez dans ce chaos fatal  
Des malheurs de chaque être un bonheur général !  
Quel bonheur ! ô mortel et faible et misérable.  
Vous criez « Tout est bien » d'une voix lamentable,  
L'univers vous dément, et votre propre cœur

Cent fois de votre esprit a réfuté l'erreur.  
Éléments, animaux, humains, tout est en guerre.  
Il le faut avouer, le mal est sur la terre :  
Son principe secret ne nous est point connu.  
De l'auteur de tout bien le mal est-il venu ?  
Est-ce le noir Typhon<sup>8</sup>, le barbare Arimane<sup>9</sup>,  
Dont la loi tyrannique à souffrir nous condamne ?  
Mon esprit n'admet point ces monstres odieux  
Dont le monde en tremblant fit autrefois des dieux.  
Mais comment concevoir un Dieu, la bonté même,  
Qui prodigua ses biens à ses enfants qu'il aime,  
Et qui versa sur eux les maux à pleines mains ?  
Quel oeil peut pénétrer dans ses profonds desseins ?  
De l'Être tout parfait le mal ne pouvait naître ;  
Il ne vient point d'autrui, puisque Dieu seul est maître :  
Il existe pourtant. Ô tristes vérités !  
Ô mélange étonnant de contrariétés !  
Un Dieu vint consoler notre race affligée ;  
Il visita la terre, et ne l'a point changée !  
Un sophiste arrogant nous dit qu'il ne l'a pu ;  
« Il le pouvait, dit l'autre, et ne l'a point voulu :  
Il le voudra, sans doute » ; et, tandis qu'on raisonne,  
Des foudres souterrains engloutissent Lisbonne,  
Et de trente cités dispersent les débris,  
Des bords sanglants du Tage à la mer de Cadix<sup>10</sup>.  
Ou l'homme est né coupable, et Dieu punit sa race,  
Ou ce maître absolu de l'être et de l'espace,  
Sans courroux, sans pitié, tranquille, indifférent,  
De ses premiers décrets suit l'éternel torrent ;  
Ou la matière informe, à son maître rebelle,  
Porte en soi des défauts nécessaires comme elle ;

---

<sup>8</sup> Principe du mal chez les Égyptiens (note de Voltaire, 1756).

<sup>9</sup> Principe du mal chez les Perses (note de Voltaire, 1756).

<sup>10</sup> Le tsunami et le tremblement de terre arrivèrent aussi aux côtes espagnoles de Cadix.

Ou bien Dieu nous éprouve, et ce séjour mortel  
N'est qu'un passage étroit vers un monde éternel.  
Nous essayons ici des douleurs passagères :  
Le trépas est un bien qui finit nos misères.  
Mais quand nous sortirons de ce passage affreux,  
Qui de nous prétendra mériter d'être heureux ?  
Quelque parti qu'on prenne, on doit frémir, sans doute.  
Il n'est rien qu'on connaisse, et rien qu'on ne redoute.  
La nature est muette, on l'interroge en vain ;  
On a besoin d'un Dieu qui parle au genre humain.  
Il n'appartient qu'à lui d'expliquer son ouvrage,  
De consoler le faible, et d'éclairer le sage.  
L'homme, au doute, à l'erreur, abandonné sans lui,  
Cherche en vain des roseaux qui lui servent d'appui.  
Leibniz ne m'apprend point par quels nœuds invisibles,  
Dans le mieux ordonné des univers possibles,  
Un désordre éternel, un chaos de malheurs,  
Mêle à nos vains plaisirs de réelles douleurs,  
Ni pourquoi l'innocent, ainsi que le coupable,  
Subit également ce mal inévitable.  
Je ne conçois pas plus comment tout serait bien :  
Je suis comme un docteur ; hélas ! je ne sais rien.  
Platon dit qu'autrefois l'homme avait eu des ailes,  
Un corps impénétrable aux atteintes mortelles ;  
La douleur, le trépas, n'approchaient point de lui.  
De cet état brillant qu'il diffère aujourd'hui !  
Il rampe, il souffre, il meurt ; tout ce qui naît expire ;  
De la destruction la nature est l'empire.  
Un faible composé de nerfs et d'ossements  
Ne peut être insensible au choc des éléments ;  
Ce mélange de sang, de liqueurs, et de poudre,  
Puisqu'il fut assemblé, fut fait pour se dissoudre ;  
Et le sentiment prompt de ces nerfs délicats  
Fut soumis aux douleurs, ministres du trépas :

C'est là ce que m'apprend la voix de la nature.  
J'abandonne Platon, je rejette Épicure.  
Bayle en sait plus qu'eux tous ; je vais le consulter :  
La balance à la main, Bayle<sup>11</sup> enseigne à douter  
Assez sage, assez grand pour être sans système,  
Il les a tous détruits, et se combat lui-même :  
Semblable à cet aveugle en butte aux Philistins,  
Qui tomba sous les murs abattus par ses mains.  
Que peut donc de l'esprit la plus vaste étendue ?  
Rien : le livre du sort se ferme à notre vue.  
L'homme, étranger à soi, de l'homme est ignoré.  
Que suis-je, où suis-je, où vais-je, et d'où suis-je tiré ?  
Atomes tourmentés sur cet amas de boue,  
Que la mort engloutit, et dont le sort se joue,  
Mais atomes pensants, atomes dont les yeux,  
Guidés par la pensée, ont mesuré les cieux ;  
Au sein de l'infini nous élançons notre être,  
Sans pouvoir un moment nous voir et nous connaître.  
Ce monde, ce théâtre et d'orgueil et d'erreur,  
Est plein d'infortunés qui parlent de bonheur.  
Tout se plaint, tout gémit en cherchant le bien-être :  
Nul ne voudrait mourir, nul ne voudrait renaître.  
Quelquefois, dans nos jours consacrés aux douleurs,  
Par la main du plaisir nous essuyons nos pleurs ;  
Mais le plaisir s'envole, et passe comme une ombre ;  
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes, sont sans nombre.  
Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir ;  
Le présent est affreux, s'il n'est point d'avenir,  
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense.  
Un jour tout sera bien, voilà notre espérance ;

---

<sup>11</sup> Pierre Bayle (1647-1706) fut un philosophe et écrivain français. Il est considéré comme la grande figure de la première Illustration. Bayle dans son œuvre introduit des longues notes à pied de page où il cite des sources, même celles qui se contredisent entre eux-mêmes. Cela faisait au lecteur douter des faits racontés et penser et décider par soi-même. Bayle est considéré comme le créateur de la rigueur scientifique dans les études d'histoire.

Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.  
Les sages me trompaient, et Dieu seul a raison.  
Humble dans mes soupirs, soumis dans ma souffrance,  
Je ne m'élève point contre la Providence.  
Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois  
Chanter des doux plaisirs les séduisantes lois:  
D'autres temps, d'autres mœurs : instruit par la vieillesse,  
Des humains égarés partageant la faiblesse,  
Dans une épaisse nuit cherchant à m'éclairer,  
Je ne sais que souffrir, et non pas murmurer.  
Un calife autrefois, à son heure dernière,  
Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière:  
*Je t'apporte, ô seul roi, seul être illimité,  
Tout ce que tu n'as pas dans ton immensité,  
Les défauts, les regrets, les maux, et l'ignorance.*  
Mais il pouvait encore ajouter *l'espérance*<sup>12.13</sup>

---

<sup>12</sup> Voltaire conclut le poème avec le mot « espérance ». Il fait référence à la recherche du bonheur des hommes.

<sup>13</sup> Ces derniers vers ont été les choisis par Voltaire pour la version définitive. Dans la première version avant le publier il avait écrit : « Mortels, il faut souffrir, / Se soumettre, adorer, espérer, et mourir », mais des personnes proches à lui affirmaient que ces vers pouvaient être blessants et offensifs.

B. *Tragédie de Maître André Perruquier ou le Tremblement de Terre, 1756 par Jean-Henri Marchand*<sup>14</sup>.

LA TRAGÉDIE  
• D E  
MAITRE ANDRE  
PERRUQUIER,  
O U  
LE TREMBLEMENT

DE TERRE DE LISBONNE;  
•  
TRAGÉDIE,  
EN CINQ ACTES ET EN GRANDS VERS,  
DE TOUTES MESURES,

*Telle que le célèbre M. André, Perruquier, l'a composée  
et offerte aux Comédiens Français.*



A D A P T E -  
A P A R I S,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, galerie du  
théâtre Français, n<sup>o</sup>. 51 ; et galerie neuve, n<sup>o</sup>. 14.

AN XIII. ( 1805. )

---

**P E R S O N A G E S.**

**DON RODRIGUES**, grand seigneur Portugais.  
**LE COMTE**, fils de Rodrigues, amant de Théodora.  
**M. DUPONT**, confident du Comte.  
**DON PÉDRO**, grand corrégidor Portugais.  
**THÉODORA**, fille de don Pédro, et amante du Comte.  
**THÉRÈSE**, sa confidente.  
**DON LAVAROS**, neveu de l'Inquisiteur, rival du Comte.  
**LE MUPHTY**.  
**ROXANE**, fille du Muphty.  
**NADINE**, sa suivante.  
**Un Eunuque**.  
**Un Garçon Perruquier**.

---

**E P I T R E**

**A M. l'illustre et célèbre Poète,**

**M. D E V O L T A I R E.**

**MONSIEUR et CHER CONFRÈRE,**

C'est un écolier, novice dans l'art de poésie, qui s'hazarde à vous dédier son premier Ouvrage ; vous ayant toujours reconnu pour un de nos célèbres, par les pompeux Ouvrages que vous avez mis et que vous mettez journellement au jour. Je me trouverai heureux, si vous voulez bien jeter un clin-d'œil sur ce petit Ouvrage, en me favorisant du moindre de vos souvenirs. Je croirois manquer à mon despit, si je n'avois que je vous reconnois pour mon maître. Si de votre support vous daignez me favoriser, je me promets que, franc de toute crainte, je publierai sans cesse vos louanges, et je rendrai témoignage en tous lieux combien je vous suis redevable de l'avoir agréé : Monsieur et cher confrère, votre très-humble et affectionné serviteur,

**ANDRÉ.**

---

## PRÉFACE DE L'AUTEUR.

**L**E Public va être surpris, ne me connaissant pas, à l'ouverture de mon livre, quand il sçaura qui je suis, et qu'un homme de mon talent ait osé entreprendre un ouvrage pareil; mais je le supplie instamment de vouloir m'excuser.

Je suis perruquier, locataire; j'ai passé mes plus tendres années dans les études, et j'aurais été charmé de les continuer, si quelque revers fâcheux de fortune ne m'en eût empêché: ayant malheureusement été créé sans bien, j'ai été contraint de quitter mes études, et d'embrasser l'état de la perruque; qui étoit celui, disoit-on, qui me convenoit le mieux: je n'ai pas laissé de regretter depuis ce temps-là, même je regrette encore tous les jours mes chers Auteurs, comme Cicéron, Ovide, Horace et Virgile. Je m'appliquois, dans ma jeunesse, à faire des petites rimes satyriques et des chansons, qui n'ont pas laissé que de m'attirer quelques bons coups de bâtons, ce qui ne m'a pas empêché de continuer toujours à composer quelques petits ouvrages, mais moins satyriques, mais qui n'ont pas paru. Après deux années d'apprentissage, j'ai quitté mon pays pour voyager, et ayant parcouru la terre et un peu la mer, je me suis rendu à Paris, ville célèbre par les beaux arts et les sciences. Je serois trop long, et je pourrais peut-être ennuyer le lecteur, si je lui faisois le récit de toutes les traverses que j'y ai essuyées; je me contenterai seulement de lui dire qu'après bien des peines, je m'y suis marié: je n'en ai pas été pour cela plus à mon aise, car n'ayant point de bien j'ai trouvé mon égale: j'ai travaillé pendant quatre années sans qualité. et j'ai été saisi plusieurs fois; bref, je suis établi, et malgré que je me donne beaucoup de peines, je ne suis pas pour cela bien à mon aise, étant chargé de famille et de parens. Comme je suis assez pensif de mon naturel, il me venoit souvent des idées, qui me faisoient souvent tenir le fer à friser d'une main et la plume de l'autre. M'étant trouvé plusieurs fois à accommoder des personnes de goût et d'esprit, et me voyant penser, ils m'ont si fort questionné, qu'ils m'ont forcé de leur avouer que je pensois toujours à composer quelques vers; leur ayant fait voir quelques-uns de mes petits Ouvrages, ils m'ont persuadé que j'avois des talens pour le genre poétique, ce qui m'a déterminé à composer une Tragédie, où le lecteur y verra, à ce que je crois, que je me suis appliqué aux rimes et à la césure exacte de mes vers; je compte qu'il ne sera pas fâché d'y voir

la description d'un combat d'animaux, de même qu'une déclaration d'amour : j'ai aussi tâché d'y faire voir la sincérité et la fidélité d'un amant et d'une amante : toutes les traverses qu'ils ont eues, le désespoir d'une maîtresse et le plaisir de revoir son amant ; enfin, le fâcheux accident qui est arrivé dans la ville de ces amans, où ils ont péri malheureusement.

Je vous prie, mon cher lecteur, en lisant mon Ouvrage, de ménager vos satyres envers moi, et de vous mettre en idée que c'est un écolier du Parnasse, qui ose hasarder de mettre au jour son premier Ouvrage.

Je ne comptois pas avoir le plaisir de le finir si-tôt, ayant été plusieurs jours auxquels mes occupations m'ont ôté entièrement l'avantage d'y travailler.

Mais ayant été interrompu sur la fin de septembre, pendant deux nuits consécutives, par ces sortes de gens qui, par leurs odeurs, sont capables d'empestiférer tout le genre humain, j'ai tâché de dissiper leurs odorats en m'appliquant d'un grand zèle à ma Tragédie : c'est ce qui m'a occasionné, mon cher Lecteur, à vous le mettre plutôt au jour : j'espère qu'au cas qu'il y ait quelque chose à redire à ce premier Ouvrage, je m'appliquerai dans mon second à le rendre plus exact, et à prouver au Public que je suis entièrement dévoué à pouvoir le satisfaire ; c'est la grace que j'espère que le Public voudra bien m'accorder.

*A M. ANDRÉ, perruquier, et auteur de la Tragédie du Tremblement de Terre de Lisbonne.*

MONSIEUR,

Comme je crains que vous n'entendiez pas l'Anglais, quoique cette langue soit actuellement fort à la mode, et que tous les savans se fassent un devoir de l'apprendre, je prends le parti de vous envoyer la traduction de ma lettre : voici ce que j'ai l'honneur de vous marquer.

L E T T R E.

MONSIEUR,

On dit que vous avez fait une tragédie admirable, sur le Tremblement de terre de Lisbonne ; je suis très-persuadé qu'elle aura le succès le plus brillant ; on m'en a rapporté quelques traits : vous devez tout espérer de la scène pathétique du couteau, et du beau récit du cinquième acte : un ouvrage de cette nature réussira également chez toutes les nations. Heureux ! qui aura le premier l'avantage de le procurer aux étrangers dans leurs propres langues ; je serai bien flatté si vous voulez me mettre en état de le faire admirer de mes compatriotes. Je vous en demande un exemplaire si-tôt qu'il paraîtra ; vous ne devez pas douter des efforts que je ferai pour rendre, dans ma traduction, les beautés de l'original, et pour vous attirer à Londres les mêmes applaudissemens que vous recevez à Paris.

Je suis sans réserve, Monsieur, votre très humble et très-obéissant serviteur,

COTWEIN.



**LE TREMBLEMENT  
DE TERRE DE LISBONNE,  
TRAGÉDIE.**

---

**ACTE PREMIER.**

---

*SCÈNE PREMIÈRE.*

**LE COMTE, DUPONT.**

**DUPONT.**

**P**RIŒCE, quelle douleur, quel trouble épouvantable  
Répand sur votre mine un air insupportable ?  
Le funeste destin vous a-t-il accablé  
Le quelqu'événement que vous m'auriez caché ?  
Seroit-ce le chagrin d'un père trop sévère,  
Qui mettroit dans votre âme une telle colere ?  
Je vois dedans vos yeux couler des pleurs amers,  
Et mon cœur généreux, à qui vos jours sont chers,  
Ne sauroit s'empêcher de pousser des sanglots,  
Qui pourront le réduire en peu dans le tombeau.  
Parlez, Comte, parlez, ne dissimulez rien ;  
Croyez qu'à vous servir j'employerai tous mes soins.

**LE COMTE.**

Puisque de mon chagrin tu veux sçavoir la peine,  
Apprends qu'elle vient d'une adorable Climène,  
Dont mon cœur et mes sens se sont tous enchantés,  
Et l'on n'a jamais vu une si belle beauté ;  
Car si de sa taille tu voyois la peinture,  
Ma foi, tu la prendrois pour une mignature.  
Enfin, si de sa grace et son esprit parfait,  
Tu sentois comme moi tous les charmans attraits,  
Je t'assure, Dupont, qu'un œil si languissant,  
Quand je la fixe un peu tressaillit tous mes sens :  
Son front et ses cheveux, qui sont si bien plantés,  
Aux yeux des connoisseurs seront toujours vantés ;  
C'est de Théodora l'image naturelle,  
Que mon cœur et ma voix l'annoncent la nouvelle.

D U P O N T.

Comte, c'est assez, me voilà très-éclairci.  
 Des peines et chagrins qui troublent votre esprit :  
 De monsieur Don Pédro votre maitresse est fille ,  
 Et pour vous obliger je connois sa famille ;  
 Je connois , qui plus est , sa belle confidente ,  
 Thérèse , qui pour moi fut toujours obligeante.  
 Si mon attachement pour vous le plus sincère  
 M'eût rendu par mes soins capable de vous plaire ,  
 J'aurois pu vous donner de grands soulagemens ,  
 Et vous bien épargner du trouble et du tourment.

L E C O M T E.

Cesse . mon cher Dupont , ce reproche sensible ,  
 Et crois que j'ai pour toi une estime terrible ;  
 Je t'aurois confié plutôt ma liaison.  
 Si je n'avois pas eu moi-même une raison.  
 Qui m'eût fait penser que cet astre glorieux  
 Ne s'en fut apperçu la première à mes yeux ;  
 Mais comme par malheur je n'ai pas eu l'honneur  
 Qu'à son oreille on eût publié mon bonheur ,  
 Il faut attendre ici quelque moment heureux  
 Pour lui insinuer tout mon zele et mes feux ,  
 Et lui bien exprimer les plus vifs sentimens ,  
 De mon amour fidele qui ronge tous mes sens.

D U P O N T.

Charmant Comte , il est tems d'apprendre votre flâme  
 A cet astre brillant qui captive votre ame.  
 Thérèse m'a donné un rendez-vous secret ,  
 Qui vous obligera dans tout ce qui vous plaît :  
 Écrivez une lettre , et ne me cachez rien ,  
 Et pour vous seconder j'employerai tous mes biens  
 A lui faire remettre , avec un très-grand soin ,  
 Ce que vous écrivez , et lui remettre en main.

L E C O M T E.

Cher Dupont , quel bonheur pour moi , en ce grand jour ,  
 Vient de combler sur moi mes plus tendres amours.  
 Quel astre bienheureux , descendant sur tes yeux ,  
 Ta fait connoître ici mon amour malheureux !  
 Je vole en ce moment écrire à cette belle  
 Un billet contenant mon amour éternelle. ( *il sort.* )

D U P O N T , *seul.*

Quel jour très-fort heureux se prépare à mes yeux !  
 Ho ! quel plaisir charmant qui comble tous mes vœux !  
 Puisque je trouve enfin le moment favorable  
 D'obliger en ce jour un Comte si aimable ,  
 J'employerai tout mon temps à le fort bien servir ;  
 Je n'oublierai rien à Thérèse pour l'instruire :  
 Car si d'un tel hymen le Comte est couronné ,

Le mien pareillement peut se voir terminé.  
 Je vole en ce moment, transporté de plaisir,  
 Chercher le cher billet qui fait tout mon désir.  
 Je vois Théodora et Thérèse qui viennent,  
 Voyons un petit moment qu'est-ce qui les amène.

## S C E N E. I I.

THÉODORA, THÉRÈSE, DUPONT.

THÉODORA.

JE ne puis plus, Thérèse, en ce tendre moment,  
 De te cacher la joie et les vifs sentimens  
 Que j'ai pour un héros, qui, par sa vive ardeur,  
 M'a captivée, et est le maître de mon cœur.  
 Si tu savois, hélas ! son impression sur moi ;  
 Mais n'en vas pas parler, je ne le dis qu'à toi :  
 C'est un jeune amoureux, si beau et si charmant,  
 Qui a un air si doux et si fort engageant,  
 Qu'il ne faudroit avoir amour ni sentiment,  
 Pour n'être pas touché d'un si fidèle amant :  
 Mais attends, j'aperçois Dupont son confident ;  
 J'en vais sçavoir de lui la nouvelle à l'instant.

( à Dupont. )

Bon jour, Dupont ; quel vent t'amène donc ici ?  
 Comment va la santé de ton maître aujourd'hui ?

DUPONT.

Puisqu'il faut, mademoiselle, vous donner des nouvelles  
 Du Comte, mon seigneur, pour qui j'ai tant de zèle ;  
 Je vous dirai par je ne sais quoi de fâcheux,  
 Qu'il ne se porte pas absolument des mieux :  
 Et s'il avoit l'esprit et l'ame plus tranquille,  
 Je ne le verrois pas si maigre et si débile ;  
 Mais je lui crois un peu de passion dans le cœur,  
 Qui trouble son repos et gâte mon bonheur.

THÉODORA.

Ah ! Ciel, qu'ai-je entendu qui trouble mon esprit,  
 Et pénètre mon cœur de chagrin et d'ennui !  
 Je sens une foiblesse au-dedans de mon corps,  
 Qui, si tu ne l'empêche, avancera ma mort.

THÉRÈSE, toute effrayée.

Est-il possible ? Ah ! Dieu ! ma maitresse se meurt :  
 Au secours, à mon aide, eh ! vite des odeurs ;  
 Mon flacon, où est-il ? Tout est-il donc perdu ?  
 Dans un tems si critique, ah ! ah ! je n'en puis plus :  
 Aillons, monsieur Dupont, tirez votre flacon :  
 Vite, j'attends après ; mais dépêchez-vous donc.

D U P O N T.

Je le cherche, mon cœur, avant de le donner;  
Mais bon ! je ne l'ai pas; je cours vous le chercher. (*il sort.*)

T H É O D O R A.

Quelle froide sueur dont je suis accablée !  
Quelle affreuse pâleur dont je me sens remuée !  
Comment Thérèse tu m'abandonne à l'instant,  
Et tu me laisse ici sans nul soulagement :  
Le destin heureux me fait revenir à moi,  
Sans avoir pu trouver aucun secours en toi.

T H É R È S E.

Mais si je n'ai pas pu vous porter du secours,  
N'en attribuez point la faute à mon amour.  
J'ai par tous les voisins cherché des odeurs fortes,  
Sans en pouvoir trouver, ce qui me déconforte :  
Chère Théodora, dites, je vous supplie,  
Quel est donc le sujet de votre maladie ?  
Depuis que j'ai l'honneur d'être en votre maison,  
Je ne vous ai point vu une pareille affliction :  
Seroit-ce des vapeurs que je ne connois pas,  
Qui ont votre beau corps réduit à un tel cas.

T H É O D O R A.

Chère Thérèse, hélas ! si c'étoit des vapeurs  
Qui fussent le sujet d'une telle douleur :  
Si ces frivolités mon ame avoient troublée,  
J'en serois sur ma foi bien-tôt débarrassée ;  
Mais, par malheur pour moi, de plus grands embarras  
Me font appréhender la mort ou le trépas ;  
J'ai une affaire, hélas ! bien plus intéressante,  
Qui déchire mon cœur, et qui me le tourmente.  
Sur un charmant Comte, j'ai jetté mon amour,  
Et je crains qu'il ne me paie pas de retour ;  
Et comme un tourtereau qui cherche sa compagne,  
Mon cœur et mon esprit bat par-tout la campagne,  
Et cherche nuit et jour sans avoir de repos,  
Celui qui me captive et cause tous mes maux :  
La crainte que j'ai qu'un objet aussi charmant  
Ne me soit ravi, j'en tremble à tous les instans ;  
Le chagrin que je sens d'avoir une rivale,  
Me cause à chaque instans des fièvres de cheval ;  
Je ne puis cependant l'accuser qu'en tremblant ;  
Car je n'ai point de preuve envers ce cher amant.

T H É R È S E.

Cessez Théodora la crainte et vos soupirs,  
Et persuadez-vous bien vos aimables désirs,  
Expliquez seulement cet important mystère,  
Et croyez que je suis d'un secret très-sincère :  
Si vous avez sur lui jetté tout votre amour,

Ne craignez nullement le défaut de retour :  
 Jugez-en par moi , si vous ne me croyez pas ;  
 Moi , dis-je , que la nature a créée sans appas ,  
 Qui n'ai jamais eu à cent piques près de vous ,  
 Votre grace et vos traits : cependant malgré tous ,  
 Je n'ai jamais trouvé aucun de mes amours ,  
 Qui me fussent payés de nuls ingrats retours ;  
 Informez-vous de ma dernière inclination ,  
 Et demandez-en compte à mon ami Dupont ;  
 Mais dites-moi un peu en quelle occasion  
 Le Comte a mérité votre heureuse attention :  
 Où l'avez-vous connu ?

T H É O D O R A .

Au combat du taureau.

T H É R È S E .

Quel jour y fûtes-vous ?

T H É O D O R A .

Le Dimanche des Rameaux.

T H É R È S E .

Mais comment ce feu a-t-il pris dans votre cœur ?  
 Sans que j'aie aperçu cette subite ardeur.

T H É O D O R A .

Chere Thérèse , hélas ! je vais te confier  
 Une chose qu'à moi j'aurois voulu cacher :  
 Je t'avouerai qu'étant à ce cruel combat ,  
 Le Comte m'a paru plein d'un brillant éclat :  
 Un destin favorable en cet heureux moment ,  
 Ayant placé ma loge auprès de cet amant ,  
 Dans l'ardeur du combat ce taureau furieux ,  
 Par la rage animé vint s'offrir à mes yeux ,  
 Après avoir rompu la forte barrière ,  
 S'élança dans ma loge , me corna par derrière ;  
 Et j'étois sur le point d'en être écalventrée ,  
 Si d'un tel animal on ne m'eût dépétrée ;  
 Mais le Comte à l'instant , hardi comme un héros ,  
 Sauta dedans ma loge , au travers des barreaux ,  
 Et saisissant ce bœuf avec un grand courage ,  
 Le terrassa , et me délivra de sa rage.  
 Tu dois t'imaginer qu'une telle frayeur  
 Me saisit si fort que j'évanouis sur l'heure.  
 Pendant que je fus dans l'évanouissement ,  
 Mon cher père me fit emporter à l'instant.  
 Quand je fus de retour d'une si forte crise ,  
 Et pensant en moi-même à l'heureuse entreprise  
 Que mon libérateur avoit avec ardeur  
 Entrepris et gagné avec un tel honneur ,  
 Je n'ai pas pu depuis ce fortuné moment ,  
 Bannir de mon esprit ce héros triomphant ,

B

Sans avoir tous les jours présent à ma mémoire,  
Ce prince glorieux qui fait toute ma gloire.

T H É R È S E.

Le récit que voilà de vos cruelles peines,  
A rendu tout mon corps et mon ame à la gêne.  
Si je pouvois vous être utile en vos amours,  
Comptez que vous seriez bien payée de retour :  
Ce prince qui paroît pour vous si glorieux,  
Passera tout par-tout pour un victorieux ;  
Mais je m'informerai si sa vive tendresse,  
Egalise en tout point celle de ma maitresse ;  
Je suis avec Dupont, Dieu merci, assez bien,  
Qui par rapport à moi ne me cachera rien.

S C E N E I I I.

LE COMTE , THÉODORA , DUPONT , THÉRESE.

L E C O M T E.

P E R M E T T E Z qu'en tremblant j'entre, mademoiselle,  
Pour m'informer de vous, de vos chères nouvelles.  
Je viens d'apprendre par Dupont mon confident,  
Que vous veniez de vous trouver mal à l'instant :  
J'ai quitté sur le champ mes occupations,  
Pour voler en courant dedans votre maison,  
Sçavoir par quel malheur, quel accident fâcheux,  
Votre cœur et vos sens ont affaibli vos yeux,  
Et m'informer si par quelque subtile ardeur,  
A votre aimable corps on a rendu vigueur.

T H É O D O R A.

Quels doux remerciemens vous ferai-je, monsieur ?  
De vous voir accourir avec tant de chaleur.  
Je suis je vous assure extrêmement touchée,  
D'avoir en ce moment emu votre pitié.

L E C O M T E.

Qu'entends-je donc sortir de votre aimable bouche ;  
Ce sont, madame, des paroles qui me touchent,  
Et qui me font vous dire en cet heureux moment,  
Que ce n'est pas pour vous qu'est fait ce sentiment :  
J'ose vous protester, plein d'une vive ardeur,  
Que j'ai, je ne sais quoi, qui tourmente mon cœur,  
Et m'ôte tous les jours toute tranquillité,  
Et forme dans mon cœur plus de cent mille idées,  
Qui, je vous le promets, ne m'ont été causées  
Que par vous seule, et c'est la pure vérité.

T H É O D O R A.

Vous me parlez ici, monsieur, assurément,  
D'un langage lequel je n'entends nullement :  
Expliquez-moi du moins un peu plus clairement  
Le sujet qui produit ce mécontentement.

## L E C O M T E .

Hélas ! puisqu'il vous faut en ce moment heureux,  
 Déclarer ici ce qui cause tous mes feux :  
 Ma reine , permettez qu'embrassant vos genoux ,  
 Mon cœur et mon esprit disent que c'est pour vous :  
 Que depuis si long-tems je suis si tourmenté  
 D'un violent amour , et que j'ai tant souhaité ,  
 Le fortuné moment sans pouvoir l'obtenir ,  
 Pour vous développer mon rigoureux martyr ;  
 Que n'ai-je les talens de ces héros fameux ,  
 Pour vous pouvoir ici déclarer tout comme eux ,  
 Tous les beaux sentimens et la plus vive flâme  
 Que mon fidele amour cause dedans mon ame ,  
 Sans m'être pu payer jamais d'aucun retour ;  
 Quoique j'aie employé pour cela plus d'un tour ,  
 Si ce n'est , ma charmante , en ce moment heureux ,  
 Où le ciel a enfin accompli tous mes vœux ;  
 Permettez-moi donc , très-adorable beauté ,  
 Que je vous réitère avec naïveté ,  
 Que vous êtes cet astre et ce flambeau brillant ,  
 Qui avez allumé dans mon cœur languissant  
 Le feu de la passion du plus brillant amour ,  
 Et qui ne s'éteindra qu'à la fin de mes jours.

T H É O D O R A , à part.

Quoi ! le Comte , sur qui j'avois jetté mes vœux ,  
 Vient ici aujourd'hui avec un air confus ,  
 Me dire que pour moi il ressent nuit et jour  
 Un si fort , si constant , si éternel amour ,  
 Et moi qui suis pour lui brûlée du même feu ,  
 Comment pourrai-je donc lui cacher en ce lieu ?  
 Il faut pourtant , malgré moi , que je dissimule ;  
 Je le vois qui s'avance , il faut que je recule :  
 Voyons , je m'en vais lui parler très-fermement ,  
 Et lui cacher , si je peux , tous mes sentimens.

( Au Comte. )

Permettez , monsieur , qu'en ce moment je vous dise ,  
 Que je me trouve ici entièrement surprise  
 De l'amour sincère et la déclaration ,  
 Que vous me faites ici de votre affection.

L E C O M T E .

Si de mon amitié vous m'allez faire un crime ,  
 Je jure que je n'en suis pas seul la victime ;  
 Car en vérité ceux qui vous voient , ma foi ,  
 Sont pris des mêmes feux également que moi ;  
 En effet , qui est-ce qui peut vous regarder  
 Sans être entièrement enclin à vous aimer ?  
 Et qui peut-être épris d'un objet si charmant ,  
 Sans vous le témoigner , et dire sur le champ :

Oui, je puis vous jurer depuis le jour heureux  
 Que j'ai eu un bonheur aussi avantageux,  
 Que celui de pouvoir sauver votre personne :  
 En vérité, je vous jure foi d'honnête homme ;  
 Je n'ai jamais cessé de brûler d'une flâme,  
 D'un amour et d'un feu qui dévore mon ame.  
 Ma langue et ma bouche est la cheminée ardente  
 Par où s'en va le feu qui toujours me tourmente.  
 La nature, en naissant, m'a donné la naissance,  
 Lequel m'a fait présent du don de complaisance ;  
 Tout mon plus grand désir et ma seule ambition,  
 N'est que de partager avec vous ce bon don.

T H É O D O R A .

Assurément vous me faites beaucoup d'honneur,  
 De me faire, monsieur, part de votre bonheur ;  
 Je n'oublierai jamais ce zèle officieux,  
 Que vous m'avez marqué d'un air si courageux :  
 Je souhaiterais fort de vous en témoigner  
 Ma satisfaction ; mais je dépends d'un père.  
 Adressez-vous à lui, et si heureusement  
 Vous pouvez obtenir de lui consentement,  
 Soyez persuadé, monsieur, certainement,  
 Que j'obéirai vite à son commandement.

L E C O M T E .

Ah ! Ciel ! qu'ai-je entendu sortir de votre bouche ?  
 Que sens-je tout à coup qui m'enflâme et me touche ?  
 Quoi ! cet astre brillant, cet objet si charmant,  
 Si favorablement répond à son amant !  
 Souffrez que prosterné, madame, à vos genoux,  
 Je ne vive jamais pour d'autres que pour vous.

T H É O D O R A .

Monsieur, vous n'ignorez pas que la bienséance,  
 Et mon honneur ici me fait toute défense  
 De prêter mon oreille à tous les complimens  
 Que vous pourriez me faire en de si doux momens,  
 Et que ne pouvant pas demeurer plus long-tems,  
 Je vous laisse ici seul, et je pars à l'instant.

( *Théodora et Thérèse sortent.* )

L E C O M T E .

Ah ! Dupont, mon ami, quelle allégresse extrême !  
 Quel plaisir ! quel bonheur s'empare de moi-même !  
 De quel excès de joie et de contentement,  
 Mon cœur et mon esprit se trouvent-ils contents ?  
 Quoi donc par mes discours et mes soins engageans,  
 J'aurois pu obtenir un objet si charmant !  
 Je vais sans plus tarder mettre tout en usage,  
 Pour faire consentir son père au mariage.

*Fin du premier Acte.*

---

## A C T E I I.

---

S C E N E P R E M I E R E.

L E C O M T E , D U P O N T.

L E C O M T E.

CHER Dupont , quel destin , en ce jour si heureux ,  
 M'a donc favorisé , et comblé tous mes vœux .  
 Je ressens en moi-même une si grande joie ,  
 Qu'il faut sans la cacher que je te la déploie :  
 Je te dirai mon cher , que , par un grand bonheur ,  
 Je tiens de don Pédro la parole d'honneur ,  
 Touchant mon mariage avec Théodora :  
 Il étoit parbleu tems : un peu plus tard , hélas !  
 J'étois perdu pour sûr ; car sortant de chez lui ,  
 J'ai vu don Lavaros , qui d'un air réjoui  
 Montoit son escalier pour avoir l'avantage  
 De lui demander ma maitresse en mariage .

D U P O N T.

Permettez-moi , monsieur , que je vous félicite  
 Sur le succès heureux de votre réussite ;  
 Mais souffrez , s'il vous plaît , qu'en cet heureux moment ,  
 Il me vient dans l'esprit certain ressentiment  
 Sur la personne que vous avez vu monter ,  
 Et qui ne laisse pas que de m'inquiéter .  
 Quoi ! ne savez-vous pas que de l'Inquisiteur ,  
 Ce don Lavaros est neveu ; et , par faveur ,  
 J'appréhende très-fort que ce nouveau rival ,  
 Par de son oncle le crédit sans égal ,  
 Il ne fasse changer la pure volonté  
 De don Pédro , et que votre espoir soit gâté .

L E C O M T E.

Que me dis-tu , Dupont , dessus ce gentilhomme ?  
 Je n'appréhende rien de sa noble personne ,  
 Don Pedro m'a donné sa parole d'honneur ;  
 Bien plus il est rempli de bravoure et de cœur :  
 Certes , s'il s'avisait du nez d'aller saigner ,  
 Je n'en tarderois pas à le faire assigner  
 Pardevant le juste et terrible tribunal  
 De nos illustres maréchaux de Portugal ;  
 J'ai cependant encore un devoir à remplir ,  
 Qui me sera , je pense , aisé à obtenir ;  
 C'est une bienséance envers monsieur mon père ,  
 Que j'aime et que j'estime autant que je révère ,  
 Je vais avec ardeur l'aller trouver pour ça ;  
 Mais , tiens , je crois qu'il vient : oui , c'est lui , le voilà .

## S C E N E I I.

R O D R I G U E S , L E C O M T E , D U P O N T .

R O D R I G U E S .

**J**E suis charmé mon fils en ce lieu vous trouver ;  
 J'ai sorti de chez moi exprès pour vous chercher ,  
 Au sujet d'une affaire assez intéressante ,  
 Honorable de plus , qui pour vous se présente ;  
 J'ai voulu vous former un établissement ,  
 Dont je vous en répons , vous en serez content  
 Assurément : pensez qu'il y a bien du temps  
 Pour vous la procurer que je vous l'entreprends ,  
 Et je n'ai pas encore voulu vous l'annoncer ,  
 Pour , de la surprise , le plaisir vous laisser ;  
 Mais il est en avance si fort assurément ,  
 Qu'on peut conter dessus très-sûr certainement .

L E C O M T E .

Quels grands remerciemens n'ai-je pas à vous faire ?  
 Par quels si beaux endroits ai-je donc pu vous plaire ,  
 Monsieur mon très-cher père , au point d'avoir voulu  
 Penser à mon bonheur d'un air si résolu :  
 Je ferois mes efforts pour me rendre très-digne  
 De toujours conserver votre faveur insigne ;  
 Si j'osois cependant vous prier de me dire  
 A quel nouveau bienfait il vous plait me produire .

R O D R I G U E S .

J'ai pour vous obtenu , mon fils , un régiment .

L E C O M T E .

Pas possible , mon père .

R O D R I G U E S .

Et le gouvernement  
 De la ville et de tous les fauxbourgs de Lisbonne .

L E C O M T E .

Mon cher pere , ah ! mon dieu ! que tout cela m'étonne .

R O D R I G U E S .

C'est cependant bien vrai .

L E C O M T E .

Et mais , mon très-cher pere ,  
 Par quels remerciemens pourrai-je la sincere  
 Vous témoigner , et la vive reconnaissance  
 Que j'ai reçu de vous dès ma plus tendre enfance ,  
 Et je vous le promets plein d'une vive ardeur ,  
 Qu'il sera pour jamais gravé dedans mon cœur .

R O D R I G U E S .

Outre tous ces bienfaits que vous avez reçus ,  
 J'en ai obtenu mon fils , un autre au-dessus :  
 De dona Mendoza , c'est le glorieux gage :

Je vous ai obtenu la fille en mariage,  
 Du grand connétable de notre Portugal,  
 Et le roi, en faveur de ce nœud sans égal,  
 M'a accordé pour vous la survivance sure,  
 De monsieur votre très-cher beau-père futur.  
 De plus, ce mariage est tout-à-fait conclu;  
 Approuvé par le roi, bien plus qui l'a voulu;  
 Aussi suis-je venu vite vous annoncer  
 D'aller la prétendue à l'instant visiter,  
 Pour de votre bonheur lui faire compliment,  
 Comme à la cour aussi faire remerciement.

LE COMTE, *à part.*

Quoi ! mon père veut me marier ? Quel abus !

RODRIGUES.

Dites-moi donc, mon fils, quel trouble si confus,  
 S'est si subitement emparé de vos sens ?  
 Quelle raison vous cause un tel bouleversement.

LE COMTE.

Je ne puis, mon cher père, assez vous témoigner  
 Tous les remerciemens que j'ai à vous donner,  
 Touchant les qualités et le glorieux rang  
 Qu'il vous a plu pour moi obtenir ; mais je sens  
 Qu'au sujet de dona Mendosa l'alliance,  
 Je n'y ose aspirer, à ce que je me pense ;  
 Et si vous m'en donni-z votre permission,  
 Je n'accepterois que les deux tiers de vos dons,  
 Qui sont les deux premiers, excepté le dernier.  
 Pour sur, je l'avouerai, je n'ose m'y fourrer.

RODRIGUES.

Je vous en sais bon gré, mon fils, en ce moment,  
 De n'oser accepter ce bel engagement.  
 De votre modestie au fond j'ai de l'estime,  
 Et je vois bien pour sur que ce n'est pas par frime ;  
 Mais je vous dirai que ce n'est qu'en la faveur  
 De l'hymen que de ces places j'obtiens l'honneur.

LE COMTE.

Mais cet engagement, qui est si sérieux,  
 M'effraie, et me cause mille chagrins fâcheux.  
 Je suis aussi charmé de mener quelque tems  
 La vie de garçon, il n'est rien de si amusant.

RODRIGUES.

Mais dites-moi donc si la vie de garçon  
 Vaut les belles places et les précieux dons  
 Dont je vous ai parlé. Sachez ici de moi,  
 Qu'il ne s'agit pas si ce n'est pas votre rhoix ;  
 Et puisque j'ai donné ma parole d'honneur,  
 Il vous faut m'obéir tout à l'heure, monsieur.

LE COMTE, *troublé.*

Mon père, permettez, pour un besoin pressant,  
Que je m'écarte un peu pour un petit moment.

## S C È N E I I I.

R O D R I G U E S , D U P O N T .

R O D R I G U E S , *à part.*

L'EMBARRAS de mon fils n'est pas si naturelle,  
Qu'il me le veut marquer par son si ardent zèle;  
Un départ si prompt cache anguille sous roche,  
Qu'il faut que, malgré lui, je découvre et j'accroche;  
Par Dupont cet intrigue est sûrement menée,  
Je vais finement lui tirer les vers du nez.

*( à Dupont. )*

Parle-moi donc, Dupont; scaurois-tu la raison,  
D'où vient avec tant de précipitation:  
Mon fils s'est retiré: j'ai même remarqué  
Qu'au mot de mariage il s'étoit fort troublé:  
Auroit-il des raisons qui peuvent l'engager,  
Même l'empêcher de ne pas se marier?

D U P O N T .

Je ne crois nullement qu'un garçon de son âge  
Puisse avoir quelque peur touchant le mariage;  
Je le crois, au contraire, en état, sûrement,  
De s'en bien acquitter sans mécontentement.  
Sans doute, vous sçavez qu'on peut ne pas aimer  
L'hymen en général, mais en particulier.

R O D R I G U E S .

Expliquez-moi, Dupont, bien vite ce mystère.  
Quelque inclination sourde et particulière  
Auroit-elle à mon fils causé un tel chagrin?  
Je l'aime trop, et ne suis point assez malin,  
Pour vouloir à présent lui gêner son penchant.  
Si vraiment cela est, dis-le moi franchement,  
Je n'en sçais à mon fils, certes, nul mauvais gré,  
Si ce n'est pourtant que de me l'avoir caché.

D U P O N T .

Puisque si franchement votre fils vous aimez,  
Et que pour l'obliger vous êtes si porté.  
Mon maître est amoureux, ailleurs réellement,  
Et dona Mendosa n'est point du tout son plan.

R O D R I G U E S .

Certes, j'apprends avec une joie éternelle,  
Cette si charmante et curieuse nouvelle:  
Dis-moi vite, Dupont, quelle est la dulcinée  
Qui de mon cher fils a le cœur égratigné.

D U P O N T.

Théodora, monsieur, la fille à don Pedro  
Le grand corrégidor, est cet astre nouveau.

R O D R I G U E S.

Votre aveu me fait un plaisir très-singulier,  
Je ne puis assez trop vous en remercier;  
Comme je vous connois aussi fort attaché,  
Pour tous les intérêts de mon fils, j'ai tâché  
De me persuader que, par vos bons offices,  
Vous avez employé toutes vos artifices,  
Afin qu'un mariage aussi avantageux,  
Puisse lui réussir, et cela est au mieux.

D U P O N T.

Monsieur, je vous avoue, et certes sur ma foi,  
J'ai fait sur cela tout ce qui dépend de moi;  
Par la grâce de Dieu, et celle de Thérèse,  
Ce beau mariage finira avec aise.

R O D R I G U E S.

Ha! ha! mon beau monsieur, voilà précisément  
Tout ce que je voulois sçavoir, j'en suis content;  
Et monsieur, dès que vous êtes l'entremetteur  
D'une si belle affaire et si digne d'honneur,  
Sçachez ici de moi, qu'une telle alliance  
Est indigne du Comte, et tout-à-fait m'offense,  
Et de vous en mêler encor je vous défends;  
Si vous vous en mêlez davantage j'apprends,  
Vous pouvez compter sur ma parole d'honneur,  
Je vous ferai mener à Bicastre.

D U P O N T.

Monsieur;  
Et mais, permettez moi que je...

R O D R I G U E S.

Paix, taisez-vous,  
Et de ce que je vous dis ressouvenez-vous.

( *Rodrigues sort.* )D U P O N T, *seul.*

Parbleu, que je suis un homme bien malheureux!  
Je suis d'être venu un grand sot en ces lieux.  
Ah! que je suis bien sot, d'avoir si-tôt parlé,  
Et du Comte d'avoir le secret révélé  
A ce vieux Rodrigues, vieillard insupportable,  
Et même, à ce qui me paroît, intolérable.  
Mais voyons donc un peu comment pourrai-je faire?  
J'aime le Comte, et je voudrois pourtant lui plaire:  
Si son père cruel va me faire enfermer  
Au Galbanon, comment pouvoir m'accoutumer:  
Si cependant le Comte accomplissoit ses vœux,  
J'obtiendrois de lui des avantages heureux.

C

## S C E N E I V.

THÉODORA , THÉRESE , LE COMTE , DUPONT.

L E C O M T E .

**E**H bien ! mon cher Dupont , me voilà , dis-moi donc :  
 Comment s'est décidé ta conversation ,  
 Avec don Rodrigues : j'ai chez Théodora  
 Couru pour l'avertir de ce nouveau tracas ,  
 Et je l'ai amenée avec moi à grands pas ,  
 Pour afin d'en sçavoir de toi le résultat .

D U P O N T .

J'ai déjà vu beaucoup de conversations ,  
 Je n'ai jamais trouvé pareilles situations .  
 Il a commencé par me beaucoup attirer ,  
 Et me feignant toujours de vous tout accorder ,  
 Et de ne vouloir pas nullement vous déplaire :  
 Moi ; dans cet embarras , ne sçachant comment faire ,  
 Je lui ai avoué avec naïveté ,  
 Qu'avec Théodora vous aviez contracté .

L E C O M T E , en colère .

Ah ! traître ! ô scélérat , dans quel affreux chagrin ,  
 Ton indiscretion , et ton peu de soin , faquin  
 Me met ! faut-il hélas ! que ta simplicité  
 Soit la cause aujourd'hui de ma perte jurée ?  
 Malheureux que tu es , il faut que tu périsses ,  
 Et que par mon épée ici ton sort finisse .

T H É O D O R A .

Arrêtez .

L E C O M T E , à Théodora , en remettant son épée .

Je ne puis en rien vous refuser ,  
 Et je ne sçaurois trop en moi-même approuver  
 L'heureux expédient que vous me suscitez ;  
 Pour y contribuer je vais de mon côté ,  
 Aux pieds de don Rodrigues , à l'instant me jeter .  
 Mais je le vois , daignez un peu vous écarter .

## S C E N E V .

R O D R I G U E S , L E C O M T E .

R O D R I G U E S .

**M**AINTENANT je ne suis plus , mon fils , étonné  
 De la répugnance que vous m'avez donné  
 Touchant le mariage : on dit que c'est l'amour  
 D'une fille qui vous a causé ce détour ,  
 Et vous donne sujet pour demeurer garçon ;  
 Je vous trouve plaisant en cette occasion ,  
 D'avoir pris , monsieur , un si bel engagement ,  
 Sans m'en donner avis et mon consentement !

L E C O M T E.

Puisqu'à présent, monsieur, vous savez tout si bien,  
Je peux vous l'avouer, et ne vous cacher rien ;  
Mais si vous connoissiez, comme moi, la personne,  
Vous auriez fait de même, et l'auriez trouvé bonne.

R O D R I G U E S.

Je ne la connois que trop pour mon grand malheur ;  
Car l'on m'a éclairci, à votre déshonneur,  
Que c'est une grisette, et qu'elle n'est pas née  
Pour dedans ma famille entrer par l'hyménée :  
J'ai eu tout comme vous des inclinations ;  
Mais je n'ai jamais eu pareilles passions,  
Pour m'oublier au point de faire une alliance,  
Indigne de votre rang, comme de ma naissance.  
Ignorez-vous que don Pédro, de père en fils,  
Fut toujours roturier ; de-là vient mon mépris ;  
Ce n'est pas pour son nez, par la même raison,  
Que le four aujourd'hui chauffe dans ma maison.

L E C O M T E.

Mon pere, ignorez-vous que ce sont les vertus  
Qui font la noblesse surpasser au-dessus,  
Et que de don Pedro la célèbre famille  
En est farcie, et même on dit qu'elle en fourmille :  
De plus, que les femmes n'ont point été créées,  
Pour donner la noblesse à la postérité.  
Vous sçavez le proverbe assurément, que la truie  
N'a jamais ennobli le cochon de sa vie ;  
Et cette famille n'est pas si roturiere,  
Qu'on a voulu vous le persuader, mon pere ;  
Car don Pedro du grand collège, sur ma foi,  
Est depuis quelque temps secrétaire du roi.

R O D R I G U E S.

Il n'est farce, cochon, ni collège qui tienne,  
Votre inclination, n'est point du tout la mienne :  
En un mot, comme en cent, il vous faut épouser,  
Dona Mendosa, ou partir pour voyager.

L E C O M T E.

Tout mon plus grand chagrin, c'est que dans cette affaire,  
Je ne sçaurois penser, comme vous, mon cher pere ;  
Et pour Théodora tant d'amour je ressens,  
Elle a tant enchanté mon cœur et tous mes sens,  
Que l'on m'arracheroit plutôt cent fois la vie,  
Que d'ôter de mon cœur cette fille chérie.

R O D R I G U E S.

Puisque vous paraissez si résolu, mon fils,  
Vous n'avez qu'à partir, c'est moi qui vous le dis,  
Pour Constantinople, et je vous donne un quart-d'heure.  
Pour faire vos paquets et changer de demeure,

Et de moi n'approchez que de loin seulement,  
Si vous n'obéissez à mon commandement.

( *Rodrigues sort.* )

LE COMTE, *seul.*

O jour si malheureux ! ô triste destinée !  
O ! dans quel désespoir m'as-tu donc condamnée ?  
Viens, par que très-cruelle, accours à mon secours,  
Pour me trancher ici le filet de mes jours :  
Seigneur, Dieu tout-puissant, ai-je été enfanté,  
Pour, au beau de mes jours, être ainsi tourmenté.

S C È N E V I.

THÉODORA, THÉRÈSE, DUPONT.  
LE COMTE.

THÉODORA.

J E viens, mon cher comte, pénétrée de douleurs,  
Vous dire que j'étois, les yeux baignés de pleurs,  
Derrière, à écouter la conversation  
Du sieur Rodrigues, et j'ai toutes les raisons,  
De part et d'autre, oui ; et je crois sûrement  
Qu'un sort très-malheureux me traverse à présent.

LE COMTE.

Chere reine, je vous demande bien pardon  
Des sottises, du tort et aussi de l'affront  
Que mon père cruel a prétendu vous faire ;  
J'ose, belle beauté, jurer que, pour vous plaire,  
Je me ferois plutôt mille fois étrangler,  
Que de vous posséder, au bonheur renoncer ;  
Mais, la nécessité où je suis de partir,  
Arrache de mon cœur quantité de désirs ;  
Et si, par un de vos plus sincères aveux,  
Vous vouliez bien en moi éteindre un peu les feux,  
Je ne ferois pas seul ce voyage ennuyeux,  
Je vous enlèverais pour le faire nous deux.

THÉODORA.

Comte, je m'aperçois, le chagrin et l'amour,  
Vous ont donc retourné la tête dans ce jour ;  
Quoique mon père soit, dit-on, tout roturier,  
Je ne me laisse pas, je vous jure, enlever  
Par un gentilhomme : quoique je sente en moi  
Que je ne pourrai point vivre sans votre loi ;  
Mais, j'aime beaucoup mieux mourir sans déshonneur,  
Que de faire faire un faux pas à mon honneur.

LE COMTE.

Ma proposition, je le vois, vous excède :  
Mais, pour tous les grands maux, il faut de grands remèdes.  
Si ça ne vous plaît pas, chere Théodora,

Prenez que je n'ai pas parlé de tout cela.  
Puisque, ma reine, il faut malgré moi vous quitter,  
Je vous prie, au moins de ne me pas oublier,  
Et pour me témoigner qu'à moi vous penserez,  
J'attends l'heureux bonheur que vous me récrirez.

T H É O D O R A.

Je consens, mon cher comte, à toutes vos raisons,  
Je vous en donnerai les satisfactions.

L E C O M T E.

Adieu donc, belle beauté; adieu donc! triste adieu,  
Chère Théodora, l'objet de tout mon feu;  
Il faut donc vous quitter, bel astre reluisant!  
Qui m'avez enflammé par votre air séduisant.

T H É O D O R A.

Mon cher ami, hélas! mes yeux tous pleins de pleurs,  
Vous dénotent assez, par leurs vives douleurs,  
Tout le regret cuisant que j'ai de vous quitter:  
Adieu, cher comte; adieu! je ne puis plus parler.

*Fin du second Acte.*

---

## A C T E I I I.

---

*La Scène est à Constantinople.*

---

S C È N E P R E M I È R E.

L E C O M T E , D U P O N T , tous mouillés.

L E C O M T E.

**Q**UEL sort si malheureux m'a donc jetté ici?  
Dans quel triste équipage es-tu, comte, aujourd'hui!  
Quel naufrage fâcheux que je viens d'essuyer!  
Quelle affreuse tempête a pensé me noyer!  
Que je suis malheureux d'être dans un pays,  
Dépouillé de tout bien! Ha! pour moi quel souci!  
Eh bien! dis-moi, Dupont, as-tu du moins eu soin,  
Dedans notre malheur et mon pressant besoin,  
De sauver mon argent et nos lettres de change?  
J'ai besoin d'un habit; car je suis plein de fange.

D U P O N T.

Ah! parsembleu, monsieur, je n'ai pas eu le temps  
De penser seulement à vous, ni à l'argent;  
Car, depuis le moment affreux que la tempête  
A sur vous éclaté, m'a fait tourner la tête,

A l'instant que j'ai vu Neptune sur les eaux,  
Et son trident, monté dessus ses grands chevaux :  
En effet, sur le champ tous les noirs aquilons  
Ont agité les flots pour nous couler à fonds.  
Dans ce fâcheux moment, je me suis décidé  
A ne sauver que moi, ça été mon idée :  
L'humide de la mer m'a transi en nageant,  
Ainsi j'ai laissé-là les lettres et l'argent,  
Je n'ai rien sauvé du tout ; mais, en récompense,  
Je suis trempé jusqu'aux os, et même je pense  
Que je serai heureux, si de cette infortune,  
J'en suis quitte aujourd'hui pour quelque bon gros rhume :  
La tempête m'a si tellement bouleversé,  
Que je ne sais plus où la mer nous a poussés.

LE COMTE.

C'est dans Constantinople, où nous sommes jettés  
Sans secours, et réduits à la mendicité ;  
N'y étant point venu, je ne reconnois pas  
Cette maison, où nous avons porté nos pas :  
Je n'ai l'esprit frappé que de mon grand malheur,  
D'être dans la Turquie, accablé de douleur,  
Et du moindre bacha sans avoir connoissance.  
Mais, paix ; j'entends quelqu'un, à ce que je me pense.

---

S C E N E I I.

LE COMTE, DUPONT, UN EUNUQUE.

L' E U N U Q U E.

JE suis chargé, monsieur, d'un gros sac de louis,  
Qu'on m'a donné pour vous.

D U P O N T.

J'en suis fort réjoui.

LE COMTE.

Je vous suis obligé, monsieur, infiniment ;  
Mais, je ne prendrai point du tout votre présent,  
Que vous ne me disiez qui est-ce auparavant,  
Ne me connoissant pas, m'avance de l'argent.

L' E U N U Q U E.

Je ne puis pas, monsieur, même vous révéler  
Ce secret, car on m'a défendu d'en parler :  
Les intentions de celle qui vous l'envoie,  
Est de vous procurer d'autres sujets de joie :  
Sachant que vous avez besoin très-prompement  
De secours, je suis venu, et très-vitement,  
Ici proche, au Grand-Cerf, préparer un repas ;  
C'est l'auberge à main gauche, allez-y de ce pas,  
Vous y trouverez ce qui vous est nécessaire,  
Pour après, de tels maux, tâcher de vous refaire.

LE COMTE.

Dans le moment présent j'accepte avec plaisir,  
Le sac et le repas, est mon plus grand désir,  
Et, si-tôt mon diner, vite je reviendrai,  
Pour l'obligation savoir à qui j'aurai. *(ils sortent.)*

L'EUNUQUE, *seul.*

Je vais très-prompement courir en diligence,  
Instruire Roxane de cette vigilance  
Avec laquelle j'ai son ordre exécuté.  
Je la vois venir; la voilà toute à portée.

---

S C E N E I I I.

ROXANE, NADINE, L'EUNUQUE.

ROXANE.

VITE, répondez-moi; avez-vous promptement  
Exécuté mon ordre et mon commandement?

L'EUNUQUE.

Madame, oui, l'étranger a le sac accepté,  
Et aussi le diner: il est ci à côté,  
A l'hôtel du Grand-Cerf, à table je le crois;  
De plus, il m'a dit qu'il viendrait en cet endroit.

ROXANE.

Cela suffit: allez vite vous informer,  
Et très-subtilement quel est cet étranger;  
Et rendez-moi z'en compte, et cela promptement,  
Dedans mon cabinet, et très-exactement.

*(l'eunuque sort.)*

Chere Nadine, il faut prendre tous les devants,  
Pour sçavoir qui sont ces étrangers arrivants:  
La physionomie assurément du blond,  
M'intéresse très-fort! Ah! le joli garçon!  
J'ai vu sur mon balcon leur vaisseau s'accrocher;  
Malgré moi, sur le champ, je n'ai pu m'empêcher  
De faire des vœux pour sa conservation,  
Pour avoir le plaisir qu'il vint dans ma maison.

NADINE.

Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter,  
Madame, aucunement, ni de vous tourmenter;  
Car en très-bonnes mains sont tous vos intérêts;  
L'eunuque, qui en est chargé, je gagerois  
Qu'il est actuellement tout-à-fait éclairci,  
Pourquoi ces deux messieurs sont dans ce pays-ci.

ROXANE.

Il me survient encore un sujet d'embarras;  
C'est que cet étranger, sûrement, Turc n'est pas;  
Et j'apprehende fort que le Muphty mon pere  
Ne veuille consentir, car il est très-sévère,

A notre mariage ; et pour moi , franchement ,  
Ce monsieur-là me plaît très-fort certainement.

N A D I N E.

Sur ces articles-là reposez-vous sur moi :  
D'un homme il est aisé d'en faire un turc , ma foi ,  
Je ne doute pas que vos charmes à l'instant  
Fassent à l'étranger désirer le turban.  
Il n'y aura plus par-là de difficultés ,  
Du côté du Muphty touchant vos volontés ;  
Et si votre beau blond en longueur nous tiroit ,  
Je sçais bien le moyen qu'il y consentiroit.

S C È N E I V.

LE COMTE , DUPONT , ROXANE , NADINE.

L E C O M T E.

ALLONS vite , Dupont , et marchons à grand pas  
Pour chercher ce monsieur ; mais , je ne le vois pas.  
Mesdames , par hasard , n'auriez-vous pas vu  
Un monsieur en ce lieu , qui ne m'est pas connu ;  
Mais qui m'a fait présent d'un gros sac de louis ,  
Et je viens tout exprès pour m'informer de lui ,  
Qui un si beau bienfait a bien voulu me faire ;  
Car le remercier est mon plus grand affaire.

R O X A N E.

Aucuns remerciemens à faire vous n'avez ;  
De ce sac de louis disposez vous pouvez ,  
Monsieur ; et quand l'argent sera tout dépensé ,  
Vous n'en manquerez pas , sans être embarrassé.

L E C O M T E.

Je vois parfaitement , dans cette occasion ,  
Que c'est à vous à qui j'ai l'obligation ;  
Certes , je vous promets , je ne sçais pas comment  
J'ai mérité de vous ce présent si charmant ;  
Mais , madame , daignez un peu me mettre à même  
De vous témoigner ma reconnaissance extrême.

R O X A N E.

Vous me faites , monsieur , certes beaucoup d'honneur ,  
De me vouloir ici procurer ce bonheur ;  
Mais avant que de mettre un quelqu'un dans le cas ,  
Faut sçavoir ce qu'il est , ou bien ce qu'il n'est pas.

L E C O M T E.

Je suis portugais , et par honneur gentilhomme ,  
Sur un vaisseau exprès j'ai sorti de Lisbonne ,  
Afin de voyager ; mais par un fâcheux sort  
Notre vaisseau n'a pu nous conduire au port ,  
Il nous a plantés là au milieu des chemins ,  
Et nous avons fini le reste avec nos mains.

**Tout mon regret dedans ma tempête navale ,  
C'est que j'ai tout perdu mes effets et ma malle ,  
Et sans le bon secours que vous m'avez donné ,  
Madame , en arrivant , j'avois un pied de nez .**

R O X A N E .

**J'ai vu de mes deux yeux ce subite malheur ,  
Et j'en ai sur le champ pris beaucoup part , monsieur ;  
Et puisque vous sortez d'une illustre naissance ,  
Vous pourrez aisément , restant ici , je pense ,  
Retrouver beaucoup plus , même bien au-delà  
Du bien que vous avez perdu par ce sort-là .**

L E C O M T E .

**Je ne puis rien , madame , espérer au-dessus  
De vos boutés pour moi-même , j'en suis confus !  
Lorsque dans Lisbonne je serai retourné ,  
Envers vous m'acquitter sera ma seule idée .**

R O X A N E .

**Vous n'avez pas besoin pour cela de Lisbonne .  
Et vous pouvez payer de votre propre personne .**

L E C O M T E .

**Madame , expliquez-vous un peu plus clairement ;  
Car pour moi ce discours je n'entends nullement .**

R O X A N E .

**La première vertu parmi les ottomans ,  
C'est , monsieur , la franchise ; et jamais on n'y ment :  
Je suis vertueuse , et j'ose vous affirmer  
Que majeure je suis , zélée à vous aimer ;  
Et que par conséquent , maitresse de mon choix ,  
Il ne tiendra qu'à vous de posséder ma foi .**

L E C O M T E .

**Je ne scaurais , madame , en de si beaux momens ,  
Assez vous témoigner tous les remerciemens  
Que mérite une dame digne de votre rang ;  
Mais je ne me sens pas digne d'un si beau sang .  
Et il se passe en moi un combat qui me dit :  
Cherchez galant ailleurs , j'en suis tout interdit .**

R O X A N E .

**Je sens parfaitement vos belles politesses ,  
Qu'elles ne sont , monsieur , que des traits de finesses ,  
Et vous n'avez pour moi , certes , nulle amitié :  
Parlez sincèrement ; mais , moi , j'ai la pitié  
De vous recommander le secret important ,  
Que je viens , malgré moi , de vous faire à l'instant .  
Si vous en abusez , vous pourriez , je vous jure ,  
Vous en bien repentir , c'est moi qui vous l'assure .  
Je donne un bon quart d'heure à vos réflexions ,  
Pour de vous en sçavoir les dernières raisons .**

D

## S C E N E V.

## L E C O M T E , D U P O N T .

L E C O M T E .

AH ! parbleu , pour le coup je suis au désespoir ;  
 Je crois qu'un diable lit dedans tout son grimoire ,  
 Pour me désespérer. Depuis que j'ai quitté  
 Mon père , ma maitresse , et ma belle cité ,  
 Et ma patrie ; hélas ! j'ai , Dupont , éprouvé  
 Tous les plus grands malheurs qui me sont arrivés.  
 Mais , dût-je en essayer quantité de plus grands ,  
 Chere Théodora , dans tous ces contre-temps ,  
 Je ne puis me résoudre à vous abandonner ,  
 Et je vous aime trop pour une autre épouser.  
 Je me trouve pourtant dans une circonstance  
 Où jamais de ma vie on n'a été , je pense.  
 Il me prend un dessein , de me précipiter ,  
 La tête devant , dans la mer , sans hésiter.

D U P O N T .

De grace , mon cher comte , hélas ! rassurez-vous ;  
 Croyez-vous que le ciel veut donc nous perdre tous ?  
 Sa colere sur nous s'est assez témoignée ;  
 Mais , ne jettons pas le manche après la coignée :  
 Il n'est donc question qu'à trouver le moyen  
 De nous tirer du pied ces épines.

L E C O M T E .

Eh bien !

Cherche-les si tu peux , je te donne ce soin ;  
 Pour moi certainement j'y perds tout mon latin.

D U P O N T .

Mademoiselle Muphty de vous est amoureuse ,  
 Et veut vous épouser en fille vertueuse.  
 Si vous lui disiez que vous êtes marié....

L E C O M T E .

Fi donc ; de la tromper , j'en serois mortifié.

D U P O N T .

Eh bien ! faites semblant , monsieur , de l'épouser.

L E C O M T E .

A quoi penses-tu ? je ne veux pas l'abuser.

D U P O N T .

Je ne sçais plus , monsieur , quoi vous imaginer.

L E C O M T E .

Paix : je l'entends venir ; c'est pour me chagriner.

## S C E N E V I .

## R O X A N E , N A D I N E , L E C O M T E , D U P O N T .

R O X A N E .

Eh bien ! monsieur , avez-vous fait réflexion ,

Et pris un parti sur ma déclaration ?

L E C O M T E.

Avant de vous quitter, je vous réponds, madame,  
J'avais pris mon parti au-dedans de mon ame.  
Je suis, et vous promets, encore effarouché  
De toutes les bontés dont vous m'avez touché !  
Je suis au désespoir, en de si beaux momens,  
De ne pas vous prouver, par de vifs sentimens,  
Et par des marques de pure reconnaissance,  
Ce qu'exigent de moi pareilles complaisances.

R O X A N E.

Je serois bien charmée, monsieur, de vous parler,  
Si vous le voulez bien, dans le particulier.

L E C O M T E.

Obéissez, Nadine, à ce commandement,  
Et vous, mon cher Dupont, quittez-moi un moment.

N A D I N E, *en s'en allant.*

Ce monsieur me paroît faire bien des raisons ;  
Je m'en vais lui servir un plat de ma façon.

( *Nadine et Dupont sortent.* )

R O X A N E, *au Comte.*

Je ne suis nullement à présent étonnée,  
De la résistance que vous m'avez donnée :  
On vient de m'avertir qu'à une autre qu'à moi,  
Vous aviez, à Lisbonne, accordé votre foi.

L E C O M T E.

Madame, il est bien vrai, pour une autre beauté,  
Mon cœur et tous mes sens n'ont jamais résisté ;  
Je vous crois sûrement assez de sentiment,  
Pour vouloir mépriser un amour si constant :  
Si mon heureux destin m'avait favorisé,  
Que vous fussiez avant celle qui m'a blessé,  
Je puis vous assurer, et vous le protester,  
D'une autre jamais on ne m'auroit vu tâter.  
Malheureusement pour moi, vous ne l'êtes pas,  
Voilà ce qui me fait ce sujet d'embarras.

R O X A N E.

Scachez, si je vous ai prodigué mes faveurs,  
Ce n'est pas qu'il me manque assez d'adorateurs :  
Puisque je les avois, pour vous, sacrifiés ;  
Vous ne m'auriez jamais, monsieur, mortifiée  
En me sacrifiant aussi votre maîtresse,  
Pour vous, dites-vous, seule, un objet de tendresse.  
Je sens parfaitement, que malheureusement  
J'obligeois un ingrat ; mais je crois sûrement  
Qu'un si atroce affront me sera bien vengé,  
Par notre grand prophète. Ah ! j'en suis enragée.

## S C E N E V I I.

ROXANE, LE COMTE, LE MUPHTY.

**LE MUPHTY, en colère.**  
**Q**UEL est l'audacieux, qui est assez hardi  
 Pour impertinemment se présenter ici ?  
 Quel est le scélérat qui, d'un air effronté,  
 Dans le palais de ma fille unique a tenté  
 D'entrer, et avec elle ose seul se trouver ?  
 Malheureux que tu es ! tu vas me le payer !

**LE COMTE.**

Si c'est-là un sujet pour vous désespérer,  
 Permettez-moi, monsieur, ici vous déclarer,  
 Qu'ayant été conduit par le plus grand hazard,  
 J'ai entré dans ce lieu pour me mettre à l'écart,  
 Et je ne croyois point du tout avoir commis  
 Un si grand crime, et j'ai cru que c'étoit permis ;  
 Mais puisqu'il me paroît que cela vous déplaît,  
 Je vais me retirer sur le champ tout-à-fait.

**LE MUPHTY.**

Crois-tu, impertinent, que tes belles raisons  
 Te pourront pour cela, ôter de mes mains ? non.  
 Ignores-tu les loix, qui n'ont jamais permis  
 A tout mortel humain, pas même a un ami,  
 De quelque qualité et condition qu'il soit,  
 De ne mettre le pied, même le bout du doigt,  
 Dans les appartemens d'une fille : autrement,  
 Il faut qu'il l'épouse, ou bien qu'il meure à l'instant.

**ROXANE.**

Sur ces loix j'instruisois, mon père, l'étranger :  
 Dans le même moment, je vous ai vu entrer.

**LE COMTE.**

Oui, monsieur, et j'ai fait part à mademoiselle,  
 Quel étoit mon dessein, et mon parti pour elle.

**LE MUPHTY.**

Oh bien ! réponds, quelle est ta résolution ?  
 Épouses-tu ? meurs-tu ? dis ta conclusion.

**LE COMTE.**

Ni l'un, ni l'autre, je ne consentirai pas,  
 Et de pareils propos, monsieur, ne tenez pas.  
 A madame, un motif m'empêche de m'unir,  
 Et j'aime trop à vivre aussi, pour en mourir.

**LE MUPHTY, en colère.**

Scélérat que tu es ! que m'as-tu répondu ?  
 Dieu des Mahométans ! qu'ai-je donc entendu ?  
 Infâme Portugais, si tu tardes un instant,  
 De ma fille épouser et prendre le turban,

C'en est fait de tes jours , et , dedans ma fureur ,  
De mon poignard je m'en vais te percer le cœur.

LE COMTE , *l'épée à la main.*

Prenez bien garde de mettre la main sur moi ;  
Car de mon fer , pour sûr , je vous perce , ma foi.

---

*S C È N E V I I I .*

LES PRÉCÉDENS , DUPONT.

DUPONT , *l'épée à la main.*  
QU'ENTENDS-je ? Ah ! ciel ! on veut assassiner mon maître !  
A la garde ! z'au guet ! Ah ! scélérat ! ah ! traître !  
Si tu ne te hâte vite de décamper ,  
Sur le champ , pour le sûr , je vais t'assassiner.

LE MUPHTY.

Puisque vous vous mettez donc deux pour m'insulter ,  
Je vais , mes beaux messieurs , dans l'instant vous montrer  
De quel bois je me chauffe ; et vous , suivez mes pas ,  
Roxane , entendez-vous ? quittez ces scélérats.

---

*S C È N E I X .*

LE COMTE , DUPONT.

DUPONT.

DÉTESTABLE pays où nous sommes réduits !  
Qu'un diable t'abime , Roxane , et ton Muphty.  
Oh ! les méchantes gens , que ceux de la Turquie !  
Ils sont encore pis que ceux de Barbarie.  
Ma chère Thérèse , si vous saviez , hélas !  
Notre chagrin cuisant , et tous nos embarras ;  
Mais tenez , croyez-moi , profitons de l'argent  
Qui nous reste , et partons sans dire adieu aux gens ;  
Pour nous en retourner , chez nous tout justement ,  
J'ai trouvé un vaisseau , il n'y a qu'un instant ,  
Qui à la voile alloit mettre certainement ;  
Je vous conseille fort , comte , profitons-en.

LE COMTE.

Je trouve ton conseil , qui me paroît très-bon ,  
Je le suivrai avec d'autant plus de raison ,  
Que très-fort je m'ennuie après Théodora :  
Parbleu ! mon cher pere dira ce qu'il voudra ,  
Je ne crois pourtant pas qu'il se fâche du tout  
De notre prompt retour , quand il saura sur-tout ,  
Que , si j'avais resté en ce lieu plus long-temps ,  
On m'auroit empalé , bien sûr certainement.

*Fin du troisième Acte.*

# A C T E I V.

*La Scène est à Lisbonne.*

## S C È N E P R E M I È R E.

T H É O D O R A , T H É R È S E.

T H É O D O R A.  
**Q**UEL trouble! quel chagrin vient donc m'abasourdir ?  
 Quelles frayeurs viennent tout à coup me saisir !  
 Thérèse, tu sauras que je suis très-inquiète,  
 Au sujet du Comte, que toujours je regrette,  
 Et j'ai dedans l'esprit plus de deux mille idées  
 Qui m'annoncent pour lui de tristes destinées.  
 De plus, comme tu sais, il ne m'a pas écrit,  
 C'est en parti ce qui me tourmente l'esprit.

T H É R È S E.  
 Il ne faut pas, madame, ainsi vous affliger  
 En pensant sur le Comte, et vous en désoler :  
 Croyez que surement l'heureuse destinée  
 L'aura favorisé d'une heureuse arrivée,  
 J'ose vous assurer, avec l'aide de Dieu,  
 Vous en aurez nouvelle assurément dans peu.

T H É O D O R A.  
 J'ai par surcroit de peine un pere insupportable :  
 Je l'assure pour sûr, je crois que c'est un diable,  
 Pour vouloir m'obliger et me violenter,  
 Malgré mes volontés, à me faire épouser  
 Monsieur don Lavaros; mais malgré tout cela,  
 Ma chère, je jure, il ne m'aura certes pas ;  
 Je souffrirois plutôt mille fois le trépas,  
 Qu'avec un tel objet m'unir. Quel embarras !

T H É R È S E.  
 Chere Théodora, de grace calmez-vous :  
 Après bien du chagrin, dites-moi, après tout,  
 Reverrez-vous plutôt celui que vous aimez ?  
 Tenez, en moi-même, je lis votre pensée ;  
 Il faut faire semblant, en prolongeant le temps,  
 De vouloir l'épouser ; et, dans ce contre-temps,  
 Si votre bien-aimé, lui que vous souhaitez,  
 Arrivoit, dites-moi, qu'elle félicité !  
 Et si au contraire vous vous délamentez,  
 Par des chagrins cuisans vous serez tourmentée.

T H É O D O R A.  
 Cela t'est bien aisé, Thérèse, assurément  
 De me consoler par un pareil compliment !

Si tu sentois comme moi... Un petit moment ;  
Voilà don Lavaros, autre objet de tourment.

S C E N E I I.

DON LAVAROS, THÉODORA, THÉRÈSE.

**D**ON LAVAROS, *d'un air gai.*  
**B**ON jour, Théodora, eh bien ! votre santé,  
 Est-elle également bonne que vous le souhaitez ?  
 Qu'avez-vous, dites-moi ? Quoi ! vous êtes chagrine,  
 Et me faites ici une mauvaise mine !  
 Moi ! qui venois avec une grande gaieté  
 Vous annoncer combien je me trouve enchanté ;  
 Car, je viens de monsieur votre père ; je vous jure  
 Avoir consentement, certes je vous l'assure :  
 Je vous assure enfin, ce sera pour demain,  
 Que j'aurai ce bonheur-là, rien n'est plus certain.

T H É O D O R A.

J'ai de l'étonnement, monsieur, en ce moment,  
 Que vous hazardiez un pareil compliment.  
 Vous sçavez pourtant bien, c'est inutilement  
 Que sur moi vous comptez pour sûr certainement.  
 Je suis même de plus, je vous jure, étonnée,  
 Que dans un tel dessein votre flâme ait donné.  
 Ne vous ai-je pas fait des déclarations  
 Qui devoient brider vos belles intentions ?  
 Je vous ai protesté de ne pas épouser  
 Nul autre que le Comte, et vous devez penser  
 Qu'à nul autre qu'à lui l'on pourra m'engager ;  
 Par ainsi, monsieur, vous pouvez vous arranger.

D O N L A V A R O S.

Vous vous imaginez, je pense, m'effrayer,  
 En voulant de l'hymen si fort vous éloigner ;  
 Le Comte mon rival, dont vous me parlez tant,  
 N'est plus, je vous promets, de ce monde existant,  
 Et par bonheur pour moi, il a, sûr, fait naufrage.  
 Ainsi, Théodora, changez donc de langage ;  
 Car dedans le vaisseau, où il étoit parti,  
 Tout le monde, pour sûr, est tout-à-fait péri ;  
 Et Neptune a paru sur les eaux en courroux,  
 Pour me favoriser à être votre époux :  
 Persuadez-vous bien que ces rapports vrais sont ;  
 Car ceux de la chaloupe, à coup sûr, dit me l'ont :  
 Ils ont été les seuls, par un bonheur heureux,  
 Qui ont pu éviter cet accident fâcheux :  
 Chère Théodora, vous devez donc juger  
 Qu'avec moi maintenant il faut vous marier.

T H É O D O R A.

Ah ! Dieu ! qu'ai-je entendu ? Quoi ! vous n'existez plus !

Hélas ! mon cher Comte , je ne vous verrai plus !  
 Mon très-fidèle ami , quoi donc ! vous êtes mort !  
 L'objet de mes soupirs , et moi je vis encor !  
 Viens donc , par une cruelle , arracher de mes yeux  
 Un torrent de larmes pour nous noyer tous deux.  
 Pourquoi vous n'êtes plus , je vais aussi courir  
 Tout au milieu des mers pour me faire engloutir.

T H É R È S E .

Cher Dupont ! hélas ! vous êtes donc aussi mort ,  
 Puisque du Comte vous avez eu le même sort !  
 Que vais-je devenir sans vous , mon cher amant ?  
 Loin de vous je ne peux plus vivre un seul moment.  
 Chère Théodora , que je vous plains ici ,  
 D'avoir aussi perdu le Comte votre ami !  
 Mais renfonçons nos pleurs : voici quelqu'un qui vient ;  
 C'est monsieur don Pedro , cessons notre entretien.

## S C E N E I I I .

D. PEDRO, THÉODORA, D. LAVAROS, THÉRESE.

D O N P E D R O .

**B**ON jour , Théodora , vous paraissez chagrine ;  
 Je viens vous annoncer , car toujours je rumine ,  
 Qu'envers le comte , je viens de me détracter  
 De ma parole , et je dois m'en féliciter ;  
 Ceux de la chaloupe viennent de m'annoncer  
 Qu'il avoit par malheur été noyé sur mer ;  
 Je suis charmé , ma fille , en cette occasion ,  
 Que pour vous Lavaros ait l'inclination ;  
 Je vais pour ce sujet faire tout préparer ,  
 Disposez-vous , ma fille , à bien-tôt l'épouser.

T H É O D O R A .

Si vous n'avez , mon père , autre chose à me dire ,  
 Je vous prie instamment de ne pas m'étourdir ,  
 Ni me violenter pour un pareil sujet ;  
 Pour sûr je n'en veux pas , et je vous le promets ,  
 Je resterai plutôt toujours tout-à-fait fille ,  
 Qu'avec un tel mari d'entrer dans sa famille.

D O N L A V A R O S .

A de pareils discours vous aurez bien raison ,  
 Cher monsieur don Pedro : certes , de tenir bon ;  
 Car ayant un enfant , qui est si obstiné ,  
 Avec elle il faut prendre un ton déterminé ,  
 Allons , Théodora , ne vous entêtez pas ,  
 Consentez , je vous prie aux ordres du papa.

T H É O D O R A .

Vous avez tort , monsieur , de vous époumonner  
 Pour , par vos beaux discours , mon père m'étonner.

DON PEDRO.

Si c'est, ma fille, ainsi que vous vous obstinez,  
 Et à mes volontés si vous ne consentez,  
 Je vous jure que je vous déshériterai,  
 Ou bien, don Lavaros, sûr vous épouserez :  
 Je m'en vais de ce pas faire mon testament,  
 Avec le contrat de mariage à l'instant ;  
 Et si vous ne signez promptement le second,  
 Je signe le premier, pour vous faire l'affront :  
 Ne comptez plus jamais sur ma protection ;  
 Car je vous donnerai ma malédiction. (*Don Pedro sort.*)

THÉODORA.

Quoi donc ! mon cher pere, vous voulez me laisser !  
 Et à mon désespoir voulez-vous me livrer ?

THÉRÈSE.

Chère Théodora, qu'allons-nous devenir ?  
 Sans pere et sans amant, il vaut autant mourir.

DON LAVAROS.

Eh bien ! Théodora, c'est pour tout à présent  
 Que d'un pere il vous faut obéir promptement :  
 Autrement vous voyez dans quel triste embarras...

THÉODORA.

Taisez-vous, Lavaros, et ne me parlez pas.

DON LAVAROS.

Que vous ai-je donc fait pour me tarabuster,  
 Et pour ne consentir à vouloir m'épouser ?  
 Croyez-vous que le Comte ou ne peut remplacer ?  
 Pourquoi, Théodora, ainsi tant grâmer ?  
 J'espere cependant, qu'un jour vous sentirez  
 Que, malgré vous, pour sûr, vous y consentirez.

THÉODORA.

Ne cesseras-tu pas, tyran impitoyable,  
 De me persécuter, comme une misérable ?  
 Falloit-il que tu vins augmenter mon tourment,  
 En voulant me forcer dans ce triste moment ?  
 Malheureux que tu es ! sans mon consentement !  
 Je souffrirois plutôt mille morts à l'instant,  
 Que d'être unie à toi un moment seulement ;  
 Et pour te témoigner bien sûr certainement,  
 Infâme que tu es ! que tu m'es odieux,  
 Tu verras bien-tôt mon dessein de tes deux yeux.  
 Ma chère Thérèse, prête-moi ton couteau ;  
 L'on t'en rendra un qui sera beaucoup plus beau.

THÉRÈSE.

Hélas ! Théodora, qu'en voulez-vous donc faire ?  
 Le voilà ; tenez, je n'ose pas vous déplaire.

THÉODORA, à part.

Allons, Théodora, ranime ton courage,

Et par cet instrument achève donc ta rage :  
 Pourquoi hésites-tu ? Qu'as-tu qui te retient ?  
 Ouvre donc ce couteau, et de ta propre main  
 Perce-moi de cent coups ce cœur et ce beau sein,  
 Pour lequel si long-tems tu as pris tant de soin.  
 Adieu, cher Comte, adieu, j'achève mon dessein.

T H É R È S E.

A mon aide ! au secours ! arrêtez-lui le poing.

S C È N E I V.

LE COMTE, DUPONT, THÉODORA, THÉRESE,  
 DON LAVAROS.

L E C O M T E.

QUELS cris affreux viennent tout-à-coup m'obséder !  
 Ciel ! c'est Théodora qui veut se couteler.  
 ( Il arrache le couteau. )

Arrêtez, inhumaine : hélas ! qu'allez-vous faire ?  
 Comment ! belle beauté, vous voulez-vous défaire !  
 Une si belle main auroit eu le courage  
 D'enfoncer ce couteau dans son sein ! quelle rage !  
 Malheureux instrument tu ne serviras pas,  
 Je jure, de ta vie, à ternir tant d'appas ;  
 Tu vas être cassé... crac... Chère reine, hélas !  
 Quoi ! un instant plus tard, je perdois vos appas !  
 De grâce, dites-moi, mon cœur, je vous supplie,  
 Qui pouvoit vous causer pareille frénésie ?

T H É O D O R A.

Quoi ! cher Comte, c'est vous ? ah ! que je suis heureuse  
 De vous revoir ici ! mais, j'en suis toute honteuse ;  
 Je ne sçaurois pourtant assez vous témoigner  
 Tous les remerciemens que j'ai à vous marquer,  
 De si heureusement arriver sur l'instant  
 Que par un désespoir je mourrois sûrement ;  
 C'est ce don Lavaros qui m'a tant tourmentée,  
 Qu'il m'a dans cet excès de fureur excitée.  
 Si vous sçaviez, hélas ! ce qu'il m'a dit de vous,  
 Je suis bien sûre que vous le rosseriez de coups.  
 Comme vous avez vu, j'aimois bien mieux mourir,  
 Qu'à tous ses beaux propos y'vouloit consentir.

L E C O M T E.

Monsieur don Lavaros, vous êtes donc l'auteur  
 D'un si fâcheux dessein ? je vous crois trop de cœur  
 Pour ne pas accepter le juste rendez-vous  
 Qu'à quatre pas d'ici je veux seul avec vous.

D O N L A V A R O S.

Je vous l'accepte, Comte, et certes d'un grand cœur ?  
 Je m'en retirera avec beaucoup d'honneur.  
 N'y manquez pas toujours : adieu, Théodora.

Comte, que je te plains, car tu y périras. *(Il sort par le fond.)*

T H É O D O R A .

Quel suprême bonheur m'a donc favorisée,  
Mon cher comte, aujourd'hui à vous avoir trouvé !  
Quelle reconnaissance aurai-je à vous donner ?  
Par quels transports joyeux vais-je vous témoigner  
Le plaisir extrême que moi-même je sens,  
De posséder celui qui captive mes sens.  
Je vous croyois péri au fin fond de la mer,  
C'est ce qui me causoit un chagrin très-amer.

L E C O M T E .

Ma reine, il est bien vrai que malheureusement  
J'ai manqué de mourir par plus d'un accident ;  
Car dessus le vaisseau où j'étais embarqué,  
D'y périr, sûrement, nous avons bien manqué.  
Dupont, et moi aussi, nous sauvant à la nage,  
Avons heureusement rencontré l'abordage.  
Ce n'a pas été là le plus grand de nos maux.

T H É O D O R A .

Comment ! cher comte : quoi ! tant de pareils travaux !

L E C O M T E .

A Constantinople nous sommes descendus,  
Mouillés comme une canne, et presque morfondus.  
La fille du Muphty a voulu m'engeoler :  
Faute d'y consentir, on vouloit m'empaler ;  
Mais, grâce à mon amour, et à un bon vaisseau,  
J'ai quitté ce pays et remonté sur l'eau.

D U P O N T .

J'entends venir quelqu'un, comte, Théodora ;  
C'est Rodrigues, je crois ? oui, c'est lui qui vient-là.

L E C O M T E .

Il faut absolument d'ici nous retirer ;  
Car je ne voudrais pas qu'il vint nous y trouver.  
Il faut le prévenir avant adroitement,  
Du sujet qui m'a fait venir si promptement.

### S C È N E V .

RODRIGUES, THÉODORA, THÉRESE.

R O D R I G U E S .

**O**N vient de m'avertir, il n'y a qu'un instant,  
Du retour de mon fils : je viens bien vite  
Sçavoir de vous, madame, à quelle occasion  
Ce monsieur est venu, quelle en est la raison ?  
Je ne puis supporter qu'un enfant à son père  
Désobéisse ; ainsi, j'en suis très-en colere :  
Mais je pense très-bien que ce n'est que pour vous  
Qu'il m'a ainsi déplu ; j'en suis fort en courroux :  
Même je ne sçaurois assez vous reprocher

Votre façon d'agir, et très-fort m'en fâcher.

T H É O D O R A .

Vous avez tort, monsieur, contre moi déclamer ;  
Car, sûr, vous n'avez rien du tout à me blâmer.  
Sur monsieur votre fils, j'ose vous assurer  
Que je ne scavois pas s'il devoit arriver :  
Il m'a surpris très-fort, d'abord que je l'ai vu,  
Et tout comme un éclair, vite, il a disparu :  
Vous voyez donc par là, monsieur certainement,  
Qu'à tort contre moi vous vous fâchez sûrement.

S C È N E V I .

RODRIGUES, THÉODORA, THÉRESE, DUPONT.

D U P O N T .

Mon dieu ! je n'en puis plus, je suis tout bouleversé !  
Quel spectacle odieux ! je le crois trépassé !

R O D R I G U E S .

Eh bien ! qu'as-tu, Dupont ! qui te trouble si fort ?  
Viens-tu ici pour nous épouvanter à tort ?  
Bien vite explique-moi : quel est donc le sujet  
De ton chagrin, et quel en peut être l'objet ?

D U P O N T .

Je vous dirai, monsieur, par un fâcheux hasard,  
Le comte a rencontré Lavaros à l'écart,  
Et là, précisément, se voulant une dent,  
Ils ont, sans hésiter, dégainé sur l'instant.  
J'ai, pour m'y opposer, couru très-prompement ;  
Mais, ils m'ont défendu d'approcher nullement :  
J'ai vu don Lavaros, tous ses deux yeux roulant,  
Sur le comte foncer d'un air étincelant ;  
Mais d'un bras courageux, et toujours en vainqueur,  
Le comte faisoit voir qu'il avoit bien du cœur :  
Parant une quarte, fermé comme un rocher,  
D'une tierce à l'instant il l'a pensé toucher ;  
Lavaros lui a fait une feinte au poignet,  
Le comte, en la parant, l'a embroché tout net,  
J'ai vu don Lavaros tout de son long tomber ;  
Je jure, je n'ai pu m'empêcher de pleurer,  
Et monsieur votre fils, ne s'épouvanant pas,  
A rengainé ; moi, j'ai décampé à grands pas.

R O D R I G U E S .

Quel fâcheux accident que tu m'as annoncé !  
Mon fils, dans Lavaros, a sa lame enfoncé.  
Je pensois bien en moi, hélas ! Théodora,  
Que vous m'exposeriez à pareil embarras :  
Vous êtes la cause, oui, de cette belle affaire,  
Très-sûr assurément, et je ne puis m'en taire.  
Tant que je vivrai, je dirai qu'un pareil tour

N'est occasionné que par son chien d'amour.  
 Il me faut, malgré tout, courir très-prompement  
 Pour tâcher d'obtenir grace: car autrement  
 Que deviendrait mon fils, si malheureusement  
 On l'arrêtoit? Et pour moi quel affreux tourment!  
 Allons vite, Dupont, partons sans plus tarder,  
 Et de ce pas, au roi, je vais le demander.

( *Rodrigues et Dupont sortent.* )

T H É R È S E.

Madame, enfuyons-nous de cet endroit ici,  
 Je cours promptement employer tous vos amis,  
 Pour la grace obtenir de votre cher amant.  
 Partons, je vous supplie, et courons à l'instant.

T H É O D O R A.

Ton conseil est très-bon, il faut l'exécuter,  
 Je dois pour ce héros, sans tarder, tout tenter.

*Fin du quatrième Acte.*

## A C T E V.

S C È N E P R E M I È R E.

R O D R I G U E S , D U P O N T.

R O D R I G U E S.

**J**E ne dois plus, Dupont, si fort me consterner:  
 Aux pieds du roi je viens d'aller me prosterner,  
 Pour obtenir de lui et de sa volonté,  
 La grace de mon fils, par sa pure bonté:  
 Je l'ai si fort touché, que de sa propre bouche  
 Il m'a ainsi parlé: » votre histoire me touche;  
 » Je n'ai, pour votre fils, rien à vous refuser,  
 » Sa grace, je m'en vais, si vous voulez, signer;  
 » Mais, sur-tout, ayez soin que de l'inquisiteur  
 » Votre fils ne soit pris, à son plus grand malheur;  
 » Car ce don Lavaros en étant le neveu,  
 » Vous voyez qu'il n'auroit pas, monsieur, trop beau jeu.  
 » S'il pensoit, par malheur à se faire arrêter,  
 » Je ne pourrois pas de ses mains le retirer «.  
 Par conséquent, Dupont, dis-moi où est mon fils,  
 Réponds-moi promptement, tu as l'air déconfit.

D U P O N T.

Qui! votre fils? hélas! je n'ose vous le dire.  
 Vraiment oui, je l'ai vu. Quel horrible martyr,  
 Conduit par des archers, étroitement lié,  
 Lesquels l'ont enchaîné, quoiqu'il ait bien crié,  
 Pour le livrer pour sûr aux mains de la justice.  
 Ça m'a saigné le cœur: pour lui, ah! quel supplice!

R O D R I G U E S.

Que vais-je faire ? Ah ciel ! mon fils est arrêté !  
 Il vaudroit autant qu'un diable l'eût emporté !  
 Quoi ! mon cher enfant, vous êtes emprisonné !  
 Ah ! quel coup de poignard ! quelle triste journée !  
 Vous êtes à présent donc dans un noir cachot,  
 Les fers aux pieds, aux mains : que n'y suis-je plutôt ?  
 Falloit-il donc, grand dieu ! qu'à la fin de mes jours,  
 Un si fatal destin en terminât le cours.

D U P O N T.

Eh ! de grace, monsieur ! Eh mais, je vous supplie,  
 Ne vous chagrinez pas : avez-vous donc envie,  
 En pleurant comme un veau, de vous désespérer ?  
 Apaisez-vous un peu : j'entends quelqu'un entrer.

## S C È N E I I.

R O D R I G U E S , D U P O N T , D O N P É D R O .

R O D R I G U E S.

Quoi ! vous osez ici paroître devant moi ?  
 Il faudroit vous cacher, sans demander pourquoi !  
 Indigne don Pedro ! Car depuis le moment  
 Que mon fils a connu, très malheureusement  
 Pour lui, Théodora, tous les malheurs alors,  
 Ont dans ma famille pris naissance pour lors ;  
 En voiff, pour mon fils, un qui est manifeste :  
 Il est dans un cachot puant comme la peste.  
 Il n'y seroit pas, si votre fille, en l'aimant,  
 Ne l'avoit pas fourré dans tous ces beaux draps blancs.

D O N P É D R O .

Voulez-vous bien, monsieur, tant soit peu vous calmer,  
 Et ne pas, envers moi, si fort vous déclamer ?  
 Je n'aurois jamais cru qu'un homme d'un tel rang  
 Fut vif au point de se tant échauffer le sang.  
 A la justice j'ai votre fils arraché ;  
 Je me flattois que vous n'en seriez pas fâché.  
 Il est bien vrai, monsieur, je l'ai fait arrêter,  
 Pour, de l'inquisiteur, et de ses mains l'ôter ;  
 Car dedans ma maison je l'avois fait mener.  
 Il est en sûreté, comme bien vous pensez ;  
 Mais puisqu'il me paroît que cela vous transporte,  
 Si vous voulez, je m'en vais le mettre à la porte.

R O D R I G U E S.

Ah ! monsieur ! point du tout ! quel plaisir inoui !  
 Quoi ! mon fils est chez vous ? j'en suis tout réjoui.  
 Par quels remerciemens vais-je vous témoigner  
 Les services dont vous venez de me combler !  
 De grace, excusez-moi, des mauvais traitemens  
 Que je vous ai donc fait aussi injustement.  
 Je reconnais ma faute, et franchement j'avoue

Que j'avois tort ici de vous faire la moue.  
Loin de vous haïr, je vous aime à la folie.  
De mon enfant à vous seul je redoïis la vie ;  
Car toutes les raisons que vous m'avez données,  
Me paroissent, pour sûr, fort bien imaginées.

S C È N E I I I.

DON PEDRO, THÉODORA, *couverte d'un voile*,  
THÉRESE, RODRIGUES, DUPONT.

THÉODORA.

AH ! j'apperçois mon pere ! évitons donc ses pas.  
Ciel ! où me cacher, pour qu'il ne me voye pas ?

DON PEDRO.

Quel est donc ce tendron, qui se cache à mes yeux ?  
C'est ma fille, je crois, déguisée en ces lieux :  
Qui est donc le sujet qui me l'amene ici ?  
Elle veut se cacher ! Mais voyons, parlons-lui.  
Eh bien ! Théodora, que cherchez-vous donc-là ?  
Pourquoi vous déguiser ? Quel est ce sujet-là,

THÉODORA, *ôtant son voile*.

Je suis découverte, et je ne puis m'en défendre !  
Mon pere, vous sçauvez, comme je viens d'apprendre,  
Que l'inquisition faisoit par-tout porter  
Des ordres très-exprès, pour vouloir arrêter,  
Même punir aussi le Comte mon amant.  
En fille intrépide, je me suis à l'instant  
Plus que très-fort voilée, et je vais d'un grand cœur,  
M'offrir, pour ce héros, à cet inquisiteur.  
Comme il n'est pas connu dedans ce tribunal,  
Je voudrois, par plaisir, pour lui, souffrir le mal.

RODRIGUES.

Je ne puis trop ici, belle dame, avouer,  
Combien je suis touché, même vous en louer,  
D'un si généreux trait ; certes, je vous assure,  
Il passera à la postérité future :  
De plus, je vous dirai, que c'est à don Pedro  
Que mon fils doit la vie : il l'a fait, aussi-tôt :  
Qu'il a sçu ce malheur, conduire avec ardeur  
En sûreté chez lui : pour moi, quel grand bonheur !  
Comme je ne sais pas, par quels remerciemens  
Pouvoir lui témoigner ce service obligeant,  
Sinon, qu'en consentant du meilleur de mon cœur,  
Et ce sera pour moi, certes, beaucoup d'honneur,  
S'il veut bien que mon fils devienne votre époux,  
Car depuis très-long-tems il en est très-jaloux.

DON PEDRO.

Ah ! monsieur Rodrigues, que je suis enchanté  
Qu'en faveur de ma fille, un fils si souhaité,

Vous soyez aujourd'hui si prêt de m'accorder.  
Dans mes transports je sens mon cœur se déborder.

T H É O D O R A .

Par quel remerciement, vais-je, un si beau présent,  
Vous témoigner, monsieur, d'un Comte si charmant ?

R O D R I G U E S .

Allons, cher don Pedro; partons, je vous supplie,  
Pour annoncer au roi que le Comte est en vie,  
Et qu'il n'est pas livré, pour moi heureusement,  
A l'inquisition, dont je suis très-content.  
Ses lettres de grâces faisons vite expédier,  
Et préparer ce qu'il faut pour les marier.

D O N P E D R O .

Je vous suis, Rodrigues; adieu, Théodora:  
Nous allons revenir; ne vous ennuyez pas.

T H É O D O R A .

Je m'en vais m'amuser à faire quelque emplette,  
Et puis je reviendrai me mettre à ma toilette.

S C E N E I V .

T H É R È S E , D U P O N T .

D U P O N T .

QUE je suis enchanté ! ah ! ma chère Thérèse,  
Que le Comte de se marier doit être aise !  
Je ne puis pas assez te déclarer, ma foi,  
La joie que sa nôce imprime dedans moi ;  
Car si tu m'en crois, nous pourrions également  
Nous marier aussi sans tarder un moment.

T H É R È S E .

Du meilleur de mon cœur, cher Dupont, j'y consens ;  
Je n'ai rien à redire à ton beau compliment,  
Et pour mieux te prouver mon pur attachement,  
Je m'en vais te quitter, pour aller vite  
Chez monsieur le Notaire, y faire, sûr, dresser  
Notre contrat, afin d'aussi nous marier.

D U P O N T .

Si j'osois te prier, de vouloir, en passant,  
Ma chère amie, aller aussi très-prompement  
Avertir mon baigneur, pour qu'il vint de ce pas  
Me friser pour la nôce ; il demeure à deux pas.

T H É R È S E .

Je vais me transporter chez lui, certainement,  
Et même l'engager de venir à l'instant. ( elle sort. )

D U P O N T , seul.

Quand j'y pense, parbleu, que de désagrément !  
Que de peines j'ai eu ! dans combien de tourmens  
Depuis fort peu de temps j'ai été exposé !  
Quand j'y pense un moment, dans combien de pensées,

Mon cœur et mon esprit ont dû se consumer,  
 Quand je me suis trouvé au milieu de la mer,  
 Sans secours de personne, ami, parent, ni frère ;  
 A la nage dans l'eau, sans pouvoir gagner terre !  
 Quelle frayeur j'ai eu, lorsque j'ai aperçu,  
 Ce Turc, avec mon maître, ayant le poignard nu !  
 Enfin, quand je repense à toutes les traverses  
 Qui me sont arrivées, la tête me bouleverse.  
 Mais, pour me dissiper de tous ces accidents,  
 Il faut que je repense aux plaisirs si charmans,  
 Que je m'en vais goûter : pour moi quels agrémens !  
 Quel suprême bonheur me saisit à l'instant !  
 Le comte va donc, par un hymen très-heureux,  
 Accomplir tous ses vœux ; et pour combler mes feux,  
 Je m'en vais aujourd'hui, avec lui, être uni  
 A ma chère Thérèse, aussi bien comme lui.  
 Je m'ennuye à présent, après mon perruquier ;  
 Je voudrois bien le voir promptement arriver.

S C E N E V.

D U P O N T , L E P E R R U Q U I E R .

D U P O N T .

AH ! mon cher ! je vous prie, ici m'accommoder,  
 Et dans le dernier goût, vite vous dépêcher.  
 Avec Thérèse, je m'en vais me marier ;  
 Aussi Théodora va la comte épouser.

L E P E R R U Q U I E R .

Permettez-moi, monsieur, de vous complimenter  
 Dessus votre beau choix : je ne puis trop louer  
 L'adorable beauté qui aura le bonheur  
 De posséder un cœur semblable à vous, monsieur.  
 Si vous le voulez bien, je m'en vais vous friser  
 Le mieux que je pourrai, j'ose vous l'assurer.  
 Vous ne voulez pas être en aile de pigeon,  
 Ni en rhinocéros ?

D U P O N T .

Je me moque du nom ;  
 Je veux le dernier goût.

L E P E R R U Q U I E R .

C'est en cabriolet :  
 Vous avez le goût bon ; celui-là n'est pas laid.  
 Quand dans cette frisure un peu d'adresse règne,  
 C'est peut-être bien le plus joli coup de peigne  
 Que l'on ait jamais vu. Ça vous forme une butte...

D U P O N T .

Tant mieux ; mais dépêchez.

L E P E R R U Q U I E R .

C'est fait dans la minute.

F

D U P O N T.

Que dit-on de nouveau, monsieur, dedans Lisbonne ?

L E P E R R U Q U I E R.

Monsieur, je vous dirai qu'un certain gentilhomme  
A malheureusement par l'inquisition.

Été conduit hier en prison, ce dit-on :

Je n'ai pas encore pu en sçavoir les raisons ;

Car on en parle de différentes façons.

( *il passe Dupont au fer.* )

Notre bourgeois aussi nous a hier appris

Qu'on lui avoit dit que Port-Mahon étoit pris.

D U P O N T, *en criant.*

Diable ! finissez donc, en parlant de nouvelle,

Vous m'avez, par ma foi, brûlé toute l'oreille ;

Le fichu mal-adroît, qu'avez-vous à trembler ?

Avez-vous donc trop bu ? car vous allez tomber.

L E P E R R U Q U I E R.

Excusez-moi, monsieur, je ne sçais pas pourquoi,

Je tremble : assurément, tout me tremble sous moi.

Je ne sais pas non plus si c'est par vision,

Je crois voir remuer la chambre et la maison.

D U P O N T.

Ah ! Ciel ! cela est vrai ; ah ! je m'en apperçois.

Je tremble et je frémis, pour le coup, je vous crois...

Grand Dieu ! la maison tombe, où vais-je me sauver ?

Je n'en puis plus, Thérèse ; où vais-je me tourner ?

Mais je tremble par-tout ; à ce coup, c'est ici

Qu'il faut périr, ami, c'est bien sûr aujourd'hui.

Falloit-il sur le point que j'épouse Thérèse,

Je me voye écrasé tout comme une punaise ?

L E P E R R U Q U I E R.

J'apperçois un endroit propre à nous esquiver,

Je vous conseille fort avec moi vous sauver. ( *il se sauve.* )

D U P O N T.

Ah ! je le voudrois bien ; mais je n'ose y passer ;

Car je vois des plâtres qui vont me fracasser.

## S C È N E V I.

( *Le fond du Théâtre tombe, on découvre la mer et un  
vaisseau dans le port.* )

LE COMTE, RODRIGUES, THÉODORA,  
THÉRÈSE, DUPONT.

T H É O D O R A.

AH ! quel orage affeux ! qu'est-ce que j'apperçois ?

T H É R È S E.

Hélas ! Madame ! jen suis tremblante d'effroi.

T H É O D O R A.

Mais la chambre est tombée, et presque ruinée :  
Qui donc tel bacanal a occasionné ?

R O D R I G U E S.

Madame, en vérité, je ne le comprends pas,  
 D'où a pu provenir un si cruel fracas.  
 J'ose vous assurer que c'est quelque accident  
 Qui occasionne ce désastre récent.  
 Depuis assurément quatre-vingt-huit années,  
 Que dans Lisbonne mes jours se sont écoulés,  
 Et jamais je n'ai vu pareil bouleversement ;  
 J'ose vous le jurer, pour sûr, certainement.  
 Pour moi, je vous répons, j'en suis si fort troublé,  
 Que j'en ai tout le corps et le sang accablé.

L E C O M T E.

Chere Théodora, je crains pour vous ici.

T H É O D O R A.

Moi ! quand je pense à vous, je crains pour vous aussi.

L E C O M T E.

Si malheureusement le funeste destin  
 Vous ravissoit de moi, mon cœur : ah ! quel chagrin !  
 Seroit-il possible qu'après tant de tourment,  
 Vous périssiez ici si malheureusement ?

T H É O D O R A.

Si vous saviez, comte, de combien de soucis  
 Mon cœur et mon esprit se trouvent tous transis ;  
 Si vous lisiez, hélas ! dans le fond de mon cœur,  
 Vous y découvririez un gouffre de douleur.  
 Quoi donc ! se pourroit-il, mon très-fidèle ami,  
 Qu'un si fâcheux destin nous fit périr ici ?  
 Partons, cher comte, allons, tâchons de nous couler :  
 Fuyons, car j'aperçois les maisons s'écrouler.

L E C O M T E.

Hélas ! Théodora, je crains trop pour vos jours,  
 Pour vous laisser ici, sans vous prêter secours.  
 J'approuve votre avis ; si j'osois proposer  
 De gagner la mer, sans ici nous amuser ;  
 Voilà précisément un vaisseau dans le port,  
 Gagnons très-promptement, mon pere et vous, le bord.

R O D R I G U E S, T H É O D O R A, T H É R È S E, ensemble.

Avec un grand plaisir, tous nous y consentons,  
 Et pour y arriver, très-ardemment courrons.

L E C O M T E.

Chere Théodora, je vais vous y porter.

D U P O N T.

Thérèse, et moi aussi, je veux t'y transporter.

(Le reste de la scène est occupé par le tremblement de terre.)

### S C È N E V I I E T D E R N I È R E.

D U P O N T, revient seul.

AH ! ciel ! qu'ai-je aperçu ? qu'ai-je vu de mes yeux !  
 Ah, quel embarquement ! et quel spectacle affreux !

Je tremble et je frémis, et je suis si saisi,  
 Que je ne pourrai pas en faire le récit.  
 Non, je ne puis jamais exprimer par mes pleurs,  
 Le trouble et le chagrin qui causent mes douleurs.  
 O malheureux destin ! ô fatale journée !  
 O dans quel désespoir m'as-tu abandonnée ?  
 Thérèse et Rodrigues, Comte et Théodora,  
 Paraissez, de grace, ne me délaissez pas.  
 A peine êtes-vous donc montés dans le vaisseau,  
 Que je vous apperçois tout au milieu de l'eau.  
 Quand je veux avec vous la planche escalader,  
 D'un coup de vent je vois le vaisseau s'en aller.  
 Je fais ce que je peux pour pouvoir l'arrêter,  
 Mais je l'ai lâché ; car il alloit m'emporter.  
 Je veux courir après dans cette conjoncture,  
 Je me sens tout mouillé jusques à la ceinture ;  
 Sur la terre les flots me forcent d'échouer,  
 Et je n'ai eu que le temps de me secouer.  
 Je cherche par-tout le Comte de mes deux yeux,  
 Je le voyois dans l'eau, puis après dans les cieux ;  
 Mais si loin qu'il n'étoit pas plus gros que le pouce,  
 Et toujours agité par de fortes secousses.  
 Je pleure et je gémis après le cher vaisseau,  
 Un grand vent qui souffloit, me narguant aussi-tôt,  
 L'a approché de moi en l'élevant bien haut,  
 Et de-là jusqu'à terre il n'a fait qu'un seul saut.  
 J'ai couru à l'endroit où je l'ai vu tomber,  
 J'ai eu beau le chercher, et par-tout regarder,  
 Le vaisseau n'y étoit plus : mais un très-grand gouffre,  
 Qui pousoit une odeur toute pleine de soufre,  
 L'avoit mis tout au fond de ce malheureux trou ;  
 J'y aurois descendu, si j'avois su par où.  
 Dans le même moment que Thérèse j'appelle,  
 Moi qui désirerais m'en aller avec elle,  
 Le trou s'est rebouché, et je ne l'ai plus vu,  
 Thérèse ! où êtes-vous ? je ne vous verrai plus,  
 Mon amour et mon cœur : pour le coup que je meure ;  
 Que n'ai-je donc aussi péri à la même heure ?  
 Que ne puis-je fouiller au fin fond de ce trou,  
 Pour du moins pouvoir m'y enterrer avec vous ?  
 O sort ! falloit-il donc qu'en un si doux moment,  
 Vous me ravissiez la maîtresse avec l'amant ?  
 Mais, je ressens encore un nouveau tremblement :  
 Je crains qu'en m'arrêtant en ce lieu plus long-temps,  
 Je n'y périsse aussi ; je m'en vais, si je peux,  
 Tâcher de me sauver, m'éloignant de ce lieu.  
 En quelque endroit que j'aille, à pied ou en carosse,  
 Je me souviendrai du premier jour de ma nôce.

F I N.

